

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, \$3.50 par an. Payé d'avance, \$3.00 — Etats-Unis, \$3.50

On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avance.

Vol. XIV.

No. 25.

Prix du numéro : 7 centins.—Annonces, la ligne : 10 centins

Toute communication doit être affranchie. Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

Montréal, Jeudi, 21 Juin 1883.

SOMMAIRE

TEXTE : La fête nationale dans Ontario, par A.-D. DeCelles.—Chronique.—Les insignes impériaux.—Une juste plainte.—Les fleurs et les superstitions.—De Montréal à Lourdes (suite), par un Pèlerin.—Choses et autres.—Dévouement de l'Eglise.—Saint Vincent de Paul et le Bienheureux Jean-Baptiste de la Salle (suite), par M. Charles Thibault—Amour et larmes (suite), par Mary.—Une spirituelle répartie.—Les petits oiseaux voyageurs.—Nouvelles diverses.—Les échecs.

GRAVURES : Le jour du couronnement—Alexandre III, empereur de Russie ; Le jour du couronnement—Maria Féodorovna, impératrice de Russie ; Les insignes impériaux ; Les fêtes du couronnement.

LA FÊTE NATIONALE DANS ONTARIO

Depuis quelques années, il se produit dans les groupes français d'Ontario un mouvement que nous suivons avec le plus vif intérêt. Nos compatriotes ont compris qu'ils devaient se réunir pour faire voir leur force à ceux qui les entourent et, par là même, décupler leur influence. Ils sont restés trop longtemps dans l'ombre, se contentant de suivre les autres qui les conviaient à la bataille sans les appeler à partager les fruits de la victoire. Faire valoir ses voisins sans en profiter soi-même est un métier de dupes, qui doit avoir un terme. Nous avons vu les Canadiens de l'est d'Ontario se réunir les années passées le 24 juin pour réclamer leur part d'influence, et ils n'ont eu qu'à s'applaudir d'avoir montré aux Anglais qu'ils sont toujours disposés à faire leur part du travail commun, mais qu'ils comprennent aussi leurs intérêts.

Le groupe français le plus éloigné dans l'ouest d'Ontario, celui de Windsor, veut lui aussi s'affirmer le 24 juin prochain, réclamer sa part au soleil. La St-Jean-Baptiste y sera célébrée avec éclat et nous attendons les meilleurs résultats de cette démonstration. De l'est à l'ouest d'Ontario les groupes canadiens, si longtemps isolés les uns des autres, ignorés du Bas-Canada, agissent maintenant sous l'influence d'une pensée commune : celle de l'avancement de leur race dans cette partie du pays.

Pour nous, Canadiens de Québec, célébrer la fête nationale n'est, le plus souvent, qu'une affaire de sentiment sans but pratique ; une réunion qui nous permet de constater une fois par année en combien de fractions de conservateurs et de libéraux nous sommes divisés ; une occasion de tirer un petit feu d'artifice ; mais pour les Canadiens d'Ontario, chômer la fête nationale a presque l'importance que cela avait pour nous avant 1837—moins la perspective d'une levée de boucliers. Il s'agit pour les Canadiens d'Ontario de lutter pour l'existence, mais d'une façon pacifique, et d'obtenir leur part des honneurs des emplois publics, et une influence en rapport avec leur nombre. Nous ne disons pas en rapport avec leur richesse, car alors nous serions obligés de réclamer pour eux autant d'avantages qu'en ont les Anglais de la province de Québec. La richesse est un élément d'influence qui compte beaucoup dans une organisation sociale comme la nôtre et c'est malheureusement une force qui manque encore à nos amis d'Ontario. Qu'ils utilisent et qu'on leur reconnaisse au moins celle qui vient du nombre.

Que les Canadiens d'Ontario s'organisent donc, qu'ils aient les journaux pour leur servir de trait d'union : ils ne sont pas encore assez nombreux pour se diviser, nous aimons à le croire ; du reste les questions politiques doivent, chez eux, céder le pas à la question nationale. En se voyant unis, en voyant leur nombre, ils puiseront dans ce spectacle la confiance dans leur avenir. Ottawa, qui contient le groupe le plus important, le mieux organisé, recevant le premier le souffle du Bas-Canada, Ottawa, disons-nous, pourrait servir de tête ou de centre au mouvement ; c'est sur ce groupe que les autres devraient s'appuyer. C'est de là que partiraient l'inspiration et le mot d'ordre en tout ce qui regarde ce mouvement national.

Il est à souhaiter qu'à la convention de Windsor on

jette les bases d'une organisation dans laquelle seront représentés tout les Canadiens d'Ontario ; ils devront concerter leurs moyens d'action pour les concentrer en temps opportun. En présence de ce qui se passe au Nord-Ouest, où la vague de l'émigration européenne devient de plus en plus envahissante, il faut nous fortifier à Québec et dans Ontario afin de conserver notre place dans la Confédération. Il y a dans Ontario toute une immense force à utiliser ; à chaque nouveau recensement l'augmentation de la population donne à nos voisins quelques nouveaux représentants. Si nous aidons les Canadiens de là-bas, si de leur côté ils se tendent la main, il arrivera que les députés qu'ils enverront au parlement contrebalanceront en notre faveur l'augmentation de représentation anglaise que le prochain recensement pourrait donner à cette province. Le temps approche où il faudra que dans Ontario comme dans le Nouveau-Brunswick, la Nouvelle-Ecosse, le Manitoba, les Canadiens s'efforcent d'avoir une représentation en rapport avec leur nombre.

A. D. DECELLES.

CHRONIQUE

Nos lecteurs seront curieux de lire le jugement qu'un artiste bien connu à Montréal, vient de porter sur ces trois étoiles qui brillent d'un si vif éclat dans le firmament artistique, Patti—Albani—et Nilsson. Capoul, qui a écrit pour le *Figaro* un récit de sa tournée en Amérique, parle, comme on va voir, de ces grandes cantatrices :

Patti—Albani—Nilsson. Quelle est la ville, dans le monde entier, qui pourrait posséder les noms de ces trois étoiles chantant en ce moment, les deux premières à l'Académie de musique, la dernière au Steinway Hall, en attendant mieux, c'est-à-dire l'achèvement du Nouvel-Opéra de New-York, où elle est engagée pour la saison prochaine.

Le *Figaro* a annoncé dernièrement la récente nomination de Maurice Grau comme directeur-adjoint, à M. Abbey, de ce nouveau théâtre qui va s'ouvrir en concurrence directe avec l'Académie. En attendant, le public, qui adore faire des comparaisons, peut se donner, en ce moment, l'innocente joie de marquer les coups.

La Patti est toujours cette merveilleuse jeune femme dont la voix et le talent reculent encore les limites de la perfection. Sa voix d'or a acquis dans le médium une puissance et un velouté admirables, et la grande artiste, qui à ses débuts à Paris subissait forcément l'influence de sa nature enfantine et inexpérimentée, est aujourd'hui une vraie comédienne, je dirai même une tragédienne qui pourrait se passer au besoin des ressources inépuisables de son adorable voix !

L'Albani, avec son style un peu froid mais si correct, son beau soprano d'une limpidité de cristal, sa belle tête séraphique, est toujours une des grandes préférées de New-York. Je ne connais pas de succès plus mérité que le sien ; la femme se tenant toujours en dehors des misérables intrigues du théâtre, et l'artiste traçant son lumineux sillon, marquant à chaque représentation nouvelle un nouveau progrès, sont également sympathiques.

La Nilsson a toujours cette pureté de son et ce charme étrange dans la voix, qui lorsqu'on l'entend évoque le souvenir des tendres accents échappés de la bouche amoureuse de quelque Wilis, quittant sa tombe la nuit pour attirer le bien-aimé sur le bord des étangs glacés du Nord.—C'est elle qui doit faire l'ouverture du Nouvel-Opéra de New-York la saison prochaine, dans la Marguerite de *Faust*, où elle est inimitable ; avec la Patti à l'Académie, la lutte sera intéressante ; mais est-ce bien lutte qu'il faut dire ? Non, certes, car la rencontre de tels astres ne saurait en aucune façon troubler la sérénité du firmament artistique de New-York, qui resplendira doublement, au contraire, aux fulgurantes lueurs de ces deux étoiles, ces élues de l'art moderne, ayant chacune leur individualité propre, égale-

ment intéressante, pour tous ceux—et ils sont nombreux ici—qui suivent les choses du théâtre.

* * *

Tout le monde a admiré, dit un journal parisien, au Salon, le tableau de M. Le Blant : la *Mort de Charette*, dont M. Albert Wolff a fait l'éloge mérité. Nous lisons aujourd'hui dans la *France Nouvelle* :

“ L'œuvre si remarquable de M. Julien Le Blant vient d'être achetée dix mille francs par M. le général de Charette. Des marchands de tableaux avaient offert au jeune peintre une somme beaucoup plus considérable ; mais, par un sentiment de délicatesse qu'on ne saurait trop louer, l'artiste a été heureux de céder à la famille du héros cette scène légendaire qui l'avait si bien inspiré.”

Nos lecteurs savent comment le brave Charette est mort. Condamné à être fusillé par l'armée révolutionnaire, il demanda et obtint la faveur de commander le peloton d'exécution et de mourir sans porter de bandeau sur les yeux. Les soldats firent feu à son ordre, et la légende rapporte que, frappé de plusieurs balles, le géant vendéen resta encore quelques instants debout après avoir été fusillé.

* * *

Nous découpons dans une correspondance d'Autriche d'intéressants détails sur le comte de Chambord :

On connaît fort peu en France, la manière de vivre de Son Altesse Royale. D'aucuns prétendent que cela n'importe point à la cause monarchique. D'autres s'efforcent de l'entourer d'obscrités voulues qui égarent l'opinion. De sorte que si les Français connaissent à peu près la vie quotidienne des princes d'Orléans, installés à Eu, à Chantilly, à Paris même, comme dans des maisons de verre, ils ignorent à peu près celle du chef de la monarchie, éloigné de la frontière française, et quasi enveloppé d'un nuage par le dévouement, trop mystique de certains partisans.

La figure juvénile de Son Altesse Royale d'abord, son aspect bienveillant et chaleureux, son regard extraordinairement vif et doux à la fois, sa parole communicative m'avait révélé un prince qui n'était ni le penseur abattu des photographies qu'on vend à Paris, ni le monarque olympien, d'une majesté presque chagrine, que l'*Univers* montre depuis dix ans à la France.

Le récit d'une journée royale suffirait à faire comprendre à des millions de Français combien ils se trompent ou combien on les trompe, et à juger tout différemment l'héritier royal dont la mort ne paraît guère prochaine, je leur en répons.

* * *

M. le comte de Chambord est levé à six heures, été comme hiver. L'avenir est à celui qui se lève matin, dit la sagesse des nations. Aussitôt levé, Son Altesse Royale se met au travail. Récits de ses voyages, appréciations sur les mœurs des divers peuples qu'il a visités, déductions philosophiques, M. le comte de Chambord a écrit tout en plusieurs volumes. Il eût pu tromper son exil, assurément, en livrant à la publicité ces ouvrages qui sommeillent aujourd'hui en manuscrits dans sa bibliothèque. Les précédents ne manquent pas. Son Altesse Royale estime que le prince ne doit pas s'exposer à la critique par la recherche des satisfactions littéraires. Il se garde de blâmer ceux qui font ainsi. Je croirais même volontiers qu'il envie leur éclectisme ; mais, fidèle à sa doctrine familière : “ Les autres font comme ils veulent et moi comme il me plaît,” Son Altesse Royale s'abstient.

Après le travail personnel, la lecture. Le prince lit tout ce qui paraît : revues, livres, journaux, brochures avec une rapidité prodigieuse. Afin de permettre à Son Altesse d'employer le temps toujours utilement, les jeunes gens qui lui servent tour à tour de dévoués secrétaires marquent au crayon rouge les fragments intéressants des publications périodiques.

A onze heures, Son Altesse déjeune. Après le déjeuner, la promenade. M. le comte et Mme la comtesse de Chambord font tant de bien aux pauvres des environs, que le plus souvent leur victoria, attelée de deux chevaux, stationne à l'ombre de quelque quinconce de village pendant que Leurs Altesses vont visiter les malheureux, s'emplit comme par enchantement de fleurs champêtres et que Leurs Altesses reviennent à Goritz au milieu des bouquets d'aubépine, de lilas et de myosotis.

Souvent M. le comte de Chambord va chasser.

La chasse que Son Altesse Royale affectionne le plus, et précisément l'indisposition de Son Altesse l'a interrompue cette année, est la chasse au coq de forêt sur les montagnes qui entourent Goritz.

* * *

Accompagné d'un ou deux secrétaires, M. le comte de Chambord se fait conduire par une interminable route à lacets au sommet des montagnes, qui ont bien douze cents mètres de hauteur. Arrivé au pied des pics inaccessibles aux voitures, Son Altesse descend chez le garde forestier de l'Etat, qui met son modeste chalet à la disposition de son hôte royal.

La vie des montagnes commence alors pour durer huit ou dix jours. On dîne à sept heures, on se couche à huit pour se lever à minuit et demi. A une heure du matin, départ avec les jeunes gens et le garde pour le pic couvert de bois séculaires, dans la nuit noire. Souvent par un vent violent et une pluie battante. A trois heures du matin, arrivée au lieu de la chasse, dans les bois épais où sommeille le coq de forêt, plus gros que le faisán, presque gros comme un dindon.

Il n'y a qu'une minute, dans vingt-quatre heures, pourrait-on dire, pour chasser ce gibier singulièrement sauvage. Cette minute est celle du réveil du coq, au petit jour. Il se dresse sur la branche des arbres où il a dormi, pousse un cri et s'envole à grand bruit. On le tire, et si on le manque on ne le revoit que le lendemain.

Son Altesse en a tué chaque année un nombre respectable. A midi les courriers expédiés de Goritz apportent la correspondance. On y répond et on lit pendant l'après-midi dans la maison du garde, pour remonter le lendemain avant l'aube au gîte des coqs de forêt. L'an dernier, le prince est resté bloqué par la neige pendant huit jours chez le garde, sans aucune communication avec le monde habité !

* * *

Au passe-temps de la chasse succèdent les réceptions, les dîners. Il y a une nombreuse société à Goritz, et toutes les notabilités sans exception tiennent à honneur d'être admises auprès de M. le comte de Chambord. Puis se sont les Français qui viennent saluer Son Altesse, les familles de vieille noblesse et bien d'autres, qui viennent s'installer quelques jours dans la ville pour voir le roi, lui présenter des requêtes, solliciter des audiences. Cette année il est venu beaucoup de monde, ce qui fait que le séjour de la famille royale à Goritz est apprécié des gens du pays.

* * *

Où s'arrêteront les progrès de la science ? Un médecin est en train de supprimer la douleur dans les opérations chirurgicales tout en laissant au sujet opéré sa pleine connaissance ; cela se fait au moyen de l'anesthésie partielle. Voici ce que l'on écrit de Paris à ce sujet :

Paris, 30 mai 1883.

On se rappelle l'incident qui s'est produit mardi dernier au cours de M. Brown-Séguard, au Collège de France. Un dame voulant s'opposer à la continuation des expériences du professeur sur un jeune singe, lui a, d'un coup d'ombrelle, fait sauter des mains son scalpel.

Le fait a, depuis lors, couru tous les journaux et plusieurs de nos confrères en ont profité pour demander purement et simplement la suppression de ces expériences, sans s'inquiéter autrement de leur utilité au point de vue médical et scientifique.

Rétablissons d'abord la vérité : M. Brown-Séguard fait en ce moment au Collège de France des expériences très intéressantes d'anesthésie partielle par l'acide carbonique. Il a choisi pour sujets de jeunes singes et c'est sur eux qu'il pratique ses opérations. Par son système, M. Brown-Séguard arrive à anesthésier son sujet pendant vingt-quatre heures au minimum sans aucun danger et sans supprimer chez lui la vie apparente ailleurs que dans la partie anesthésiée.

Le jeune singe, cause de l'incident du Collège de France, avait été anesthésié au cou trois jours auparavant et à la faveur de cette anesthésie, le professeur lui avait fait une incision dont cet animal ne s'était même pas aperçu ; puis on avait recousu la plaie et le singe avait continué à jouer et à manger avec la plus complète insouciance.

Mardi, c'est-à-dire trois jours après l'incision, l'anesthésie de la plaie durait encore, et c'est ce que M.

Brown-Séguard allait prouver à son auditoire en coupant avec des ciseaux les fils qui retenaient la plaie, lorsque la dame en question crut devoir intervenir. Il ne s'agissait, on le voit, ce jour-là, d'aucune opération nouvelle, mais eut-ce été le cas, les auditeurs ordinaires du cours de M. Brown-Séguard sont des médecins et des internes, habitués par métier à ne pas s'émouvoir de si peu.

Le résultat obtenu en opérant sur des singes, M. Brown-Séguard se croit autorisé à penser qu'il l'obtiendrait également sur des hommes, puisque la conformation physique du singe est presque entièrement semblable à celle de l'homme.

On comprend l'importance de cette découverte, qui supprime non seulement la douleur pendant toute opération quelle qu'elle soit, mais qui la supprime encore pendant plus de vingt-quatre heures après l'opération terminée.

Le système de M. Brown-Séguard offre en outre cet avantage, que l'éminent professeur n'anesthésie que la partie qui doit être opérée et qu'il laisse, au besoin, au malade, toute sa lucidité et toute sa volonté, lesquelles peuvent, en certains cas, être d'un grand secours pour guider le chirurgien chargé de l'opération.

M. Brown-Séguard est d'ailleurs à ce point persuadé de l'immense utilité de ces expériences, qu'il se propose de les justifier en les expliquant dans une série de leçons qui commenceront mardi prochain à deux heures et demie, au Collège de France.

Il disait hier, à ce propos :

— Je ferai peut-être encore souffrir beaucoup de singes, mais j'espère arriver à ne plus faire souffrir les hommes.

LES INSIGNES IMPÉRIAUX

(Voir gravure)

Les insignes impériaux que reproduit notre gravure se composent de la grande couronne de l'empereur et de la petite couronne de l'impératrice ; du sceptre, de la pomme, du globe impérial et de deux chaînes de Saint-André.

La translation de ces insignes a eu lieu dans des équipages de gala, attelés de six chevaux. Chaque pièce reposait sur des coussins de velours, portés par des fonctionnaires d'un très haut rang.

Ainsi, l'amiral comte Heyden portait la grande couronne, et le conseiller Titof portait le sceptre.

La couronne impériale est une merveille d'art, dont il serait difficile de trouver le pendant.

Cette couronne, qui a servi au sacre d'Alexandre III, est la même que celle qui a figuré au couronnement de son père, et des empereurs Nicolas, Alexandre I^{er}, Paul I^{er} et de Catherine-la-Grande, qui la fit confectionner par son joaillier Panzié, originaire de Genève, et auquel, à la vue du chef d'œuvre qu'il avait réussi à faire, elle donna le grade de général de brigade. Cette couronne, telle qu'il n'en existe pas de pareille au monde, est ornée de 5,012 brillants, diamants et autres pierres précieuses, d'un poids total de 2,292 carats ; de 54 grosses perles, pesant 745 carats, et d'un rubis énorme provenant de Chine et qui pèse 390 carats ; la valeur totale de la couronne est de plus de 10 millions de francs.

Outre cette couronne, le trésor impérial en contient neuf autres, dont la plus intéressante est celle dont l'empereur grec, Basile II, fit présent, en 988, à saint Wladimir ; une des plus riches, c'est celle qui servit au couronnement des impératrices Anne et Elizabeth, et qui est ornée de 2,579 brillants et diamants.

Quant à la couronne que portera l'impératrice, elle est une réduction de moitié de celle de l'empereur.

C'est un nimbe en forme de diadème, orné d'une étoile sur le devant.

Elle est en or fin et constellée de diamants.

Ces admirables bijoux ont été reçus à leur arrivée à Moscou par le gouverneur-général de la capitale, suivi de toutes les autorités.

On les a transportés à la Druscheinaja Palata, arsenal du Kremlin, où ils restèrent exposés à l'admiration du public jusqu'au jour du couronnement.

La couronne, le sceptre, le globe impérial, et, en outre, les insignes en diamants de l'ordre de Saint-André, datent de l'époque de Pierre-le-Grand.

On a placé ces différents insignes sur une table couverte de velours rouge, et derrière la table, se trouvent, sur des gradins, les couronnes de saint Wladimir, celle de Kasan, Astrakan, Sibérie, Pologne et la Toride, celle du tzar Iwan et Pierre Alexejewitsch, et enfin la couronne de Malte de l'empereur Pierre. Immédiatement après l'arrivée des monarques, les couronnes ont été portées dans la salle Saint-André et rangées à côté du trône avec les autres insignes ; parmi ces derniers, on remarque le glaive impérial, un travail vénitien du XVI^e siècle, le bouclier dont il a été fait mention pour la première fois à l'occasion du couronnement de l'impératrice Elisabeth, la fille de Pierre-le-Grand, un bouclier persan orné de turquoises et autres pierres précieuses, le sceau, et enfin le drapeau qui est fait spécialement à Saint-Petersbourg pour la fête.

UNE JUSTE PLAINTÉ

— A quoi sert de vivre ? disait une jeune fille de la campagne. Pour faire le ménage et surveiller les serviteurs, on me nourrit et l'on m'habille à peine. Il n'est guère étonnant que les filles de fermiers veulent quitter leur demeure pour aller travailler dans les manufactures, dans les magasins, partout où elles peuvent gagner de l'argent. Je reste pour ma mère, sans cela...

— Mais, lui répondit-on, n'y aurait-il pas moyen de gagner chez vous autant d'argent qu'il vous en resterait, votre pension payée, si vous travailliez hors de chez vous ?

— Plusieurs moyens, reprit-elle, mais je ne pouvais pas garder mon argent. On me le demande sous un prétexte ou sous un autre. Je l'ai essayé ; j'ai travaillé au jardin, j'ai semé du blé-d'inde, cultivé des fruits, élevé des poulets, mais cela ne me sert à rien ; je ne puis pas acheter une estampille sans demander l'argent qu'il me faut et sans être questionnée et transquestionnée.

Cette jeune fille n'avait que trop raison. Devrait-il en être ainsi ? Une bonne fille qui reste à la maison pour réjouir la vieillesse de son vieux père et de sa mère, ne devrait-elle pas être récompensée, ne devrait-elle pas retirer un salaire fixe et régulier pour le travail qu'elle fait afin d'avoir quelque chose qui soit bien à elle ? Que ce soit le produit du beurre ou du poulailler, ou bien encore que son père lui donne une douzaine de ruches d'abeilles dont elle aura le soin et dont elle retirera le bénéfice. Elle fait à ses parents de grands sacrifices : elle leur consacre sa jeunesse, elle renonce pour eux au séjour de la ville, où elle trouverait une société beaucoup plus nombreuse et où elle pourrait vivre indépendante, grâce à son travail qui serait très bien payé. Qu'on ne lui donne pas comme à contre-cœur un peu d'argent pour ses menus plaisirs, mais qu'on lui donne généreusement une part dans les revenus de la ferme qu'elle aide à faire prospérer, et que sa jeunesse sait égayer.

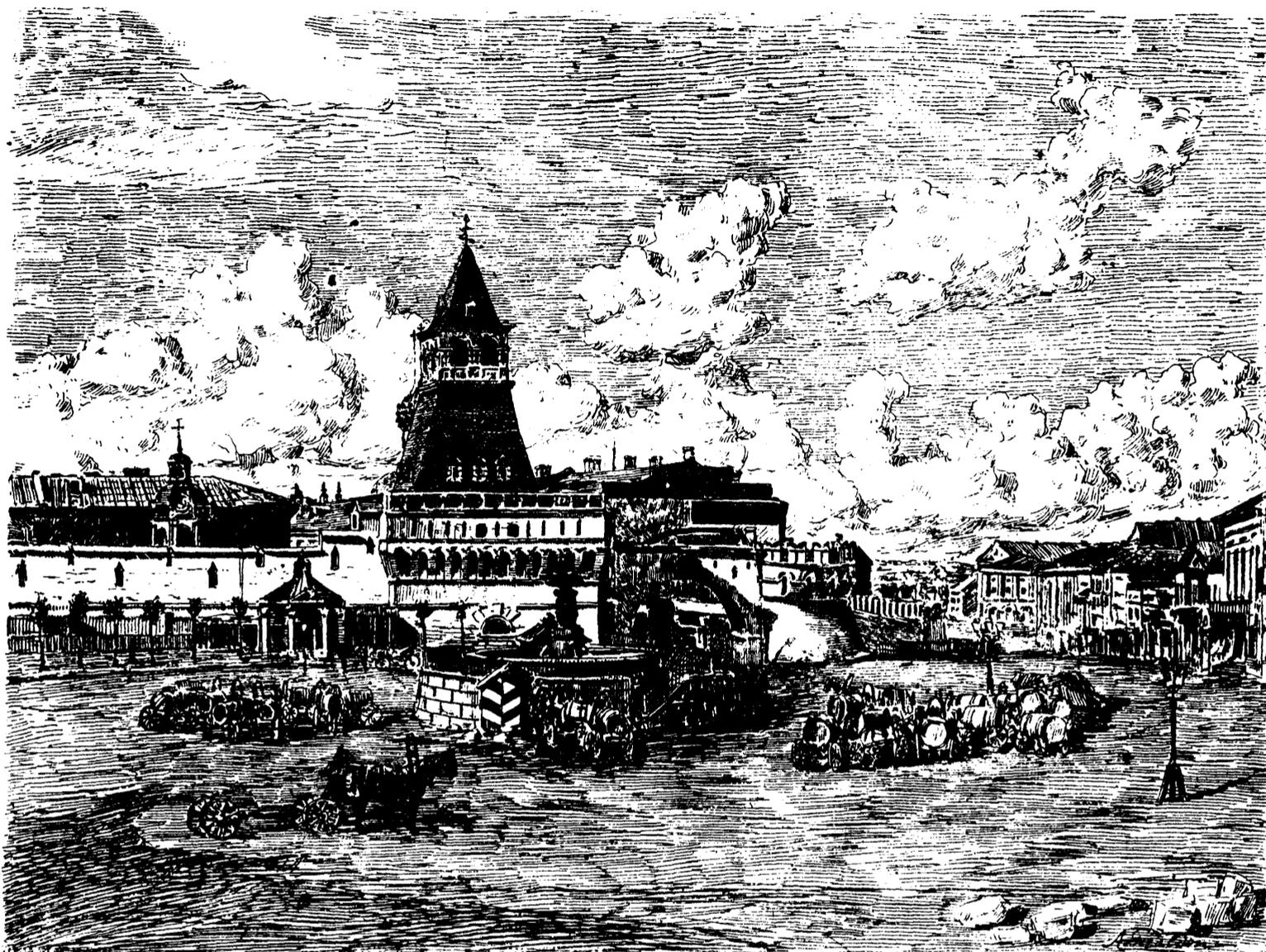
Toute femme, fille ou épouse, éprouve ce même sentiment, et il y a des femmes qui aiment mieux se passer de choses qui leur sont vraiment nécessaires plutôt que de les demander à leurs maris. Voilà pourquoi on fait souvent de si gros comptes chez les marchands et pourquoi les femmes ont recours à la ruse pour se procurer ce qui leur est dû.

LES FLEURS ET LES SUPERSTITIONS

La nécessité de cueillir certaines plantes avant le lever du soleil, comme pour l'herbe de la St-Jean, semble remonter jusqu'au temps de Plin, car il mentionne quelques fleurs, entr'autres le lis de la vallée qui, pour être efficaces, devaient être cueillies en secret, c'est-à-dire avant le jour. Il est sans doute aussi bien que les sorciers et leurs pratiques soient oubliés ; mais il est probable que c'est à eux que l'on doit les noms de certaines plantes et les superstitions qui s'y rapportent. On dit que les pavots étaient autrefois offerts aux morts pour apaiser leurs mânes, ce qui explique pourquoi elles sont au nombre des fleurs funèbres, en dépit de leurs couleurs brillantes. L'usage de la verveine dans le Tyrol, où l'on en met dans ses souliers pour empêcher les pieds de ressentir la fatigue, est peut-être l'origine du mot anglais *speedwell*, et plusieurs noms de fleurs et de plantes peuvent être ainsi expliqués en les comparant aux noms qu'elles portent dans d'autres contrées ou qu'elles ont portés dans d'autres temps. Quelques noms s'expliquent bien facilement, s'ils viennent de quelque particularité apparente de la fleur ou si les plantes ressemblent à quelque autre chose. Mais l'explication par comparaison que l'on voudrait faire de quelques noms serait bien absurde. Ainsi la plante que l'on nomme *dent de lion*, ressemble-t-elle à la dent d'un lion ? Et qui aurait été assez familier avec un lion pour vérifier cette ressemblance. Ne doit-on pas plutôt croire que cette plante a été considérée, dans quelque pays et à une époque inconnue, comme un préservatif contre la dent des lions ; ainsi de nos jours même, en Bavière, on croit qu'une certaine plante portée sur soi empêche les chiens de vous mordre. Et pour le *caprifole* (chèvrefeuille) devons-nous croire, comme le disent les traités de botanique, que ce nom lui a été donné parce qu'elle grimpe le long des rochers comme font les chèvres, quand on peut trouver une centaine de plantes qui ont cette même ressemblance avec les chèvres ! Ne serait-ce pas plus juste de donner pour raison le goût qu'ont les chèvres pour les feuilles de cette plante ? Le recours du zoologiste serait peut-être ici nécessaire au botaniste.

Jeudi dernier, à l'église Notre-Dame de cette ville, le général de l'armée des Etats Unis, Charles Tracy, d'Albany (N.Y.), a épousé mademoiselle Marie-Hermine Duchesnay, fille aînée de feu le colonel Philippe Duchesnay. Le nouveau marié est né au Canada. C'est le neveu de feu le rédacteur du *Vindicator*, journal publié à Montréal pendant les troubles de 1837-38.

LES FÊTES DU COURONNEMENT



Moscou. — L'entrée de la ville sainte, dessin de GIRALDON.

Moscou, mardi 3/15 mai.

Je ne voudrais décourager personne, mais j'ai bien peur que ceux qui sont partis, comme moi, avec l'espoir de rapporter à Paris des notions précises sur Moscou et des appréciations exactes des Moscovites ne soient accourus, de bien loin, au-devant d'une cruelle déception.

Moscou n'est plus Moscou, depuis l'approche des fêtes du couronnement. La ville entière est livrée à tout un peuple de décorateurs, qui se sont abattus sur ses monuments, sur ses places, sur ses boulevards et qui, sous prétexte de toilette officielle, et à grand renfort d'oriflammes, de mâts, de cordons de gaz, etc., lui ont fait perdre absolument sa physionomie propre, si curieuse et si intéressante pour les voyageurs. En effet, si Pétersbourg est une ville cosmopolite, un mélange de Londres et de Vienne, de Berlin et de Paris, ou de ce que vous voudrez, Moscou est encore demeuré jusqu'à aujourd'hui la vieille et sainte Moscou, *Moscou la mère, Moscou aux murailles blanches*.

Quant à la population moscovite, elle a également dépouillé à peu près tout caractère particulier, au milieu de la cohue internationale qui l'a envahie et comme absorbée.

Les fêtes du couronnement pourraient bien, elles aussi, apporter quelques désillusions aux amateurs friands de particularités typiques. Tout d'abord, et en raison de l'exiguïté des divers édifices, palais, églises, places même, où se dérouleront les principaux actes de cette splendide féerie politico-religieuse, toute une partie, et la plus intéressante, de ces augustes cérémonies échappera naturellement aux quelques sept ou huit cent mille curieux qui ne figurent point sur la liste des invités de Son Excellence le Directeur de la Chancellerie.

Il est vrai que, pour se consoler, il restera à ces innombrables infortunés la ressource de se dire qu'après tout le couronnement d'Alexandre III sera, dans son ensemble et jusque dans ses détails les plus intimes, la répétition exacte de celui de ses prédécesseurs. On sait en effet que depuis

le sacre de Catherine I^{re}, ordonné et présidé par Pierre le Grand, le cérémonial usité au couronnement des empereurs de Russie est devenu aussi rigide et aussi immuable que le rituel de la liturgie gréco-romaine.

C'est une affaire de traditions dont il n'est point permis de s'écarter sous le moindre prétexte: aussi le correspondant le plus consciencieux aurait-il pu, sans le moindre scrupule, décrire à l'avance comment les choses se passeront, dans quel ordre et dans quels lieux, tout en continuant à respirer les effluves printaniers des marronniers du boulevard des Italiens.

C'est un des principes fondamentaux du régime autocratique de l'empire russe que le tzar-pape doit recevoir les symboles de son pouvoir avec un éclat et une pompe extraordinaires. Les formalités qui régissent le couronnement constituent tout un rite, dont le dernier homme du peuple sait le développement tout entier sur le bout du doigt. Cela s'apprend et se transmet de père en fils comme un catéchisme. Toucher au plus mince détail de ce rite serait commettre un sacrilège; et l'empereur lui-même, tout autocrate qu'il est, risquerait de passer pour un hérétique s'il s'avisait d'introduire le moindre changement dans l'ordre et la marche de cette pompeuse et fatigante cérémonie.

Ce qui est de tradition encore, c'est qu'à l'occasion du couronnement, les gouvernements étrangers se fassent représenter par des ambassades spéciales et extraordinaires, lesquelles donnent chacune de leur côté des fêtes, dont l'éclat rivalise avec celui des fêtes officielles et les complète.

Toutes ces ambassades louent des hôtels ou des palais pour la circonstance et dépensent des sommes folles en illuminations, en réceptions et en largesses.

Les frais de ces ambassades extraordinaires sont tellement considérables, que les sommes allouées par les gouvernements respectifs à leurs envoyés ne seraient pas suffisantes si ceux-ci n'y contribuaient pas de leurs propres fonds. Le faste déployé par le duc de Morny, envoyé extraordinaire chargé de représenter la France impériale au sacre d'Alexan-

dre II, a laissé de brillants souvenirs à Saint-Pétersbourg et à Moscou, mais ce qu'on a peut-être oublié, si on l'a jamais su, c'est le *truc* que le noble duc ne dédaigna point d'employer pour faire face aux dépenses de sa magnificence, et que je ne sais quel journal rappelait l'autre jour.

Profitant de la franchise des droits d'entrée accordée en Russie aux ambassadeurs lorsqu'ils se rendent à leur poste, M. de Morny fit entrer, sans payer de droits, des chargements considérables de vins de France. Cette observation, menée en grand, donna des résultats brillants et permit au noble duc de déployer une grande somptuosité; ses équipages, ses fêtes furent éblouissantes et éclipsèrent tous les autres. Les restaurants qui achetèrent le vin importé par l'ambassadeur français, firent, de leur côté, d'excellentes affaires; les consommateurs n'y perdirent rien, car le cru était des meilleurs. Le fisc seul aurait pu se plaindre, mais le règlement était là, et il y aurait eu mauvaise grâce à réclamer. C'est égal, si M. Waddington avait recours à une petite combinaison de ce genre pour augmenter, à peu de frais, l'état de sa mission, on pousserait de beaux cris dans les colonnes de certains journaux que vous voyez d'ici.

Aussi, notre pauvre (pauvre ici plus que jamais, ne peut être pris qu'au figuré) ambassadeur, malgré la somme rondelette que les Chambres lui ont votée, y sera-t-il de sa poche, comme on dit, et pour un joli denier.

Les journaux ont donné des chiffres, notamment pour les quatre voitures de gala de notre ambassadeur, dont l'une a été achetée au maréchal de MacMahon. C'est un grand carrosse, à quatre lanternes, qui a été spécialement fabriqué pour le maréchal, en 1859, alors qu'il devait se rendre à Berlin pour représenter la France au couronnement du roi Guillaume.

Le prix seul du transport de Paris à Moscou est évalué à 3,000 francs par voiture—une misère!

On le voit, si l'honneur est grand, il se paye, et se paye cher.

Un autre détail encore, qui vous fera juger du reste: M. Waddington, partant en compagnie de Mme Waddington, de son secrétaire et d'une suite de douze personnes, et devant nécessairement tenir table ouverte pendant tout le temps de son séjour ici, aura sans doute entendu dire que la vie serait quelque peu chère durant ces fêtes; aussi, a-t-il préféré non seulement emmener avec lui un chef et toute une équipe de marmitons de la maison Potel et Chabot, mais encore, et cela par économie, se faire envoyer directement de Paris son déjeuner et son diner de chaque jour!—Voyez-vous d'ici ces chauds-froids, ces pièces montées, ces suprêmes de volaille aux truffes, ces câlles en caisse, voyageant en train express tous les jours du boulevard des Italiens à la rue Nikolskaïa comme des boyards en *off* ou en *eff*.

Il me semble que pour un simple gouvernement républicain, voilà qui n'est pas déjà si mal!

Si toutes les puissances qui se font représenter à Moscou—depuis la Grande-Bretagne qui envoie le duc d'Edimbourg, sir Garnet Wolseley, du Caire, et lord Clauwillary; jusqu'à la Chine qui envoie le marquis de Tseng, le Japon qui envoie M. Chanoubassa et le Khan de Boukhara qui s'envoie lui-même avec son fils—font les choses avec le même *pschutt* (Dieu vous bénisse!—Merci!), le roulement de roubles qui va dégringoler sur les rives de la Moskova prendra des proportions véritablement fantastiques.

Et cependant, ce couronnement, jusqu'au dernier moment il y a bien des gens qui n'y ont pas cru!

Alors même que le *Messenger Officiel* du 6 février publiait le manifeste de l'empereur, commençant ainsi:

“Nous, Alexandre III, empereur de toutes les Russies, etc., faisons savoir à tous nos fidèles sujets qu'il a plu à Dieu de nous appeler au trône de nos ancêtres...”

Et qui se terminait comme suit:

“... Fait à Saint-Pétersbourg le 24 février de l'an du Christ 1883, de la deuxième année de notre règne.”

Ces bruits sinistres, qui sont toujours un peu dans l'air sous le ciel de Russie, reprenaient par instants avec une nouvelle recrudescence: une bombe nihiliste devait éclater au beau milieu de la cérémonie principale sous les voûtes séculaires d'*Ouspenskiy-Sobor*.

Des gens bien informés, et qui se prétendaient fort au courant des revirements de caractère ordinaires au Czar, soutenaient, avec acharnement, que le couronnement était indéfiniment ajourné, sinon définitivement abandonné.

Ceci nous amène, par un détour naturel, à présenter à nos lecteurs le héros du jour qui nous semble avoir été quelque peu sacrifié jusqu'ici par MM. les reporters de toute plume et de tout poil, à la partie purement matérielle des fêtes, solennités et cérémonies, dont son auguste personnalité doit être le pivot unique.

Le Père des orthodoxes de toutes les Russies, Alexandre III Alexandrovitch, a aujourd'hui trente-huit ans.

Comme tous les Romanoff, c'est un homme de haute taille, de stature presque colossale et d'apparence encore jeune; il porte toute sa barbe, qui est d'un blond un peu vif, tirant sur le roux. Le caractère de la physiologie est plutôt allemand que russe, ce qui n'a rien

d'extraordinaire, sa mère et sa grand-mère étant toutes deux des princesses allemandes.

Quant à l'impératrice, Marie Féodorowna (Marie-Sophie-Frédérique *Daymar*), autant son auguste époux semble regorger de force et de santé, autant elle paraît elle-même malade et souffreteuse. Elle est née en 1847. Elle a donc aujourd'hui trente-six ans. Grande et mince, le visage pâle et amaigri, elle avait l'air, la dernière fois que je l'ai aperçue à Saint-Pétersbourg, de ne pas être encore très bien remise de ses dernières maladies. On sait que l'impératrice Marie Féodorowna est la fille de Christian IX, roi de Danemark, et la sœur cadette de la princesse de Galles, Alexandra, âgée aujourd'hui de trente-neuf ans, et de Georges Ier, roi des Hellènes, âgé de trente-huit ans.

Outre la petite princesse Olga Alexandrowna, née il y a six mois, elle a déjà donné à son impérial époux quatre autres enfants: le grand-duc héritier Nicolas Alexandrovitch, aujourd'hui âgé de quinze ans; le grand-duc Georges Alexandrovitch, âgé de douze ans; la grande-duchesse Xénie Alexandrowna, âgée de huit ans, et le grand duc Michel Alexandrovitch, âgé de cinq ans.

Les mauvaises langues prétendent que, dans l'auguste ménage, c'est l'impératrice qui porte les culottes. Ce qui paraît certain du moins, c'est que la mobilité, l'instabilité de l'esprit, le manque absolu de décision forment le fond du caractère d'Alexandre III, et que cet autocrate, malgré lui, semblait né pour être le modèle d'un citoyen irréprochable plutôt que le guide d'un grand peuple; tandis que l'impératrice est un esprit lucide et énergique, à qui les dangers terribles incessamment suspendus dans l'ombre sur la tête de son mari, de ses enfants, et sur la sienne propre, n'ont jamais fait perdre de vue les véritables intérêts de la couronne.

Aussi, ceux qui se figurent que c'est à son influence personnelle, à ses alarmes d'épouse et de mère, qu'il faut attribuer la circonspection dont s'est entouré l'empereur depuis son avènement, se trompent-ils étrangement; elle a, au contraire, et en toute circonstance, constamment fait preuve de la plus grande résolution et mis en œuvre toute son influence pour décider l'empereur à sortir de l'isolement où il se tenait loin de son peuple et qui le déshonorait aux yeux de celui-ci. Elle a démontré à Alexandre III qu'il pouvait encore plus facilement échapper aux conspirateurs de la rue qu'à ceux de sa famille; et qu'il fallait couper court, avant tout, aux manœuvres plus ou moins souterraines de certain grand-duc, désireux de jouer au chef de la branche cadette, et de ne pas laisser s'établir le bruit que celui-ci faisait courir dans un but trop facile à comprendre, à savoir que l'empereur était incapable de gouverner. Aussi, a-t-elle toujours poussé au couronnement, qu'elle s'émouvait de voir ajourner indéfiniment, et comme princesse et comme mère; car elle savait que, sans cette cérémonie, l'autocrate de toutes les Russies manquait du prestige dont les institutions de l'Empire et les traditions du monde slave ont entouré sa personne. Elle hésitait même, avec la plus grande énergie, sur la nécessité de ne négliger aucune de ses formalités consacrées par l'usage des siècles, et auxquelles le peuple russe ajoute une importance en harmonie avec sa double foi politique et religieuse. Et notez qu'en faisant cela, non seulement elle violentait le caractère de l'empereur, dont le propre est l'irrésolution, mais qu'elle avait encore à lutter avec presque tout son entourage. Le comte Tolstoï, cependant, a toujours fait de grands efforts, de son côté, pour décider son souverain à jouer cette grosse partie, au risque de le mécontenter et d'exposer ainsi son propre crédit et sa propre situation. Mais tous les autres, Delianof surtout, ont constamment travaillé dans l'autre sens. Enfin, le prince Dolgoroukoff, gouverneur de Moscou, a longtemps passé pour absolument opposé au couronnement.

On se souvient du voyage subit et inattendu de l'empereur à Moscou, l'année dernière, au moment de l'Exposition. Le principal but de ce voyage était évidemment de tâter le terrain et de voir, sur les lieux mêmes, s'il était possible de tenter l'aventure d'après l'attitude de la population, et suivant que les rapports de la police seraient, ou non, satisfaisants. Des bruits de couronnement secret ont même couru à cette époque. Tenez pour certain que l'impératrice a été pour beaucoup dans ce voyage, et qu'elle a dû pousser également au couronnement. Peut-être la cérémonie n'aurait-elle pas eu toute la majesté, toute la magnificence qui entourent ordinairement le sacre des empereurs, surtout à cause de l'absence des représentants des cours étrangères, mais enfin elle aurait pu être célébrée tout de même avec un éclat suffisant. L'essentiel, d'ailleurs, c'était qu'elle le fût strictement, selon les lois inviolables de la tradition, sous peine de perdre son caractère sacré et de puissance mystique sur l'imagination de la foule. Un sacre mystérieux, célébré clandestinement, sans manifeste préalable, sans la pompe et le cérémonial usités en pareil cas, n'aurait eu aucune valeur aux yeux du peuple russe et n'aurait pu signifier autre chose que la reconnaissance officielle du nihilisme ou du nihilisme, comme on dit ici (l' russe se prononçant comme notre *g*).

Aussi, croyez bien que, malgré les angoisses secrètes

qui peuvent torturer le cœur de l'impératrice, c'est grâce à son influence, grâce à son énergie que le couronnement aura lieu.

Du reste, aujourd'hui encore, vous rencontrerez nombre de gens pour assurer avec un aplomb parfait que, au dernier moment, un contre-ordre interviendra et que ledit couronnement sera encore une fois ajourné.

Avant que l'heure en soit venue nous avons le temps de courir un peu la Ville Sainte et de visiter à l'avance les divers édifices, religieux ou autres, qui seront successivement le théâtre des diverses phases du couronnement.

ADOLPHE BADIN.

(A suivre.)

DE MONTRÉAL A LOURDES

(Suite)

MERCREDI.—SAINTE MESSE A LA CRYPTTE.—LE VISITE A L'ÉGLISE.—DÉCORATIONS.—LES BANNIÈRES.—LES CŒURS.—LES EX-VOTO.—LES INSCRIPTIONS.—LES OFFRANDES.

Vers le matin nous nous sommes rendus à la grotte. Elle était déjà environnée d'une foule nombreuse. Les galeries qui conduisent à la cryptte sont ornées d'inscriptions qui expriment l'amour et la confiance. La chapelle était remplie de monde, plusieurs messes s'y disaient à la fois: les pèlerins semblaient plongés dans le recueillement, absorbés dans la prière.

Toutes les formes de vêtements se mêlaient au costume sombre des Béarnais et aux capulets éclatants des Béarnaises; toutes les nationalités sont là: Anglais, Belges, Italiens, Français, etc. Près de nous, des hommes qui semblaient appartenir aux classes les plus distinguées de la société, entre autres, un jeune comte belge, souffrant d'une plaie douloureuse au bras: il était accompagné de sa femme et de sa sœur.

Tous, gens du pays et étrangers, montagnards et gentilshommes s'unissaient dans un même sentiment de piété.

A mesure que le saint sacrifice avançait, l'émotion semblait grandir. On sentait que ces âmes communiquaient avec le prêtre. On ne voit pareil spectacle qu'aux lieux de pèlerinage, comme à Notre Dame de Fourvières, ou à Notre-Dame des Victoires. C'est là qu'on peut contempler le sentiment chrétien dans toute sa force, et trouver la réponse aux sectaires qui prétendent que la dévotion à Marie affaiblit l'hommage dû à Dieu et à son divin Fils. C'est le contraire qu'il faut dire; l'âme a plus d'élan vers Dieu quand elle est aidée de la pensée de Marie. “Dieu, dit saint Bernard, a voulu nous avoir tout entiers par Marie.”

Enfin les assistants s'avancent vers la table sainte. A leur attitude on voit qu'il se passe quelque chose d'extraordinaire en eux. Ils ont tout oublié pour ne penser qu'à Dieu et à sa volonté sainte. Ils sont dans un de ces moments où saint Paul disait: “Je ne connais que Jésus et Jésus crucifié;” et saint Ignace: “Donnez-moi votre amour, ô mon Dieu, et c'est assez;” et sainte Thérèse: “Ou souffrir, ou mourir.”

Mais cela ne peut se décrire.

En ce moment, nous avons prié pour l'Eglise, si éprouvée de nos jours, pour le Souverain Pontife, abandonné, trahi, dont tout l'espoir est en Dieu. Nous avons prié aussi pour notre chère patrie, pour toutes les nationalités catholiques qui voient maintenant ce qu'il en coûte de se séparer de Dieu.

Remontés dans l'église supérieure, nous avons examiné les chapelles latérales, dont les autels sont bien sculptés et les statues de vrais chefs-d'œuvre.

Par une heureuse disposition qui convient parfaitement pour les nombreux concours, les bas côtés sont élevés de près d'un mètre au-dessus du pavé de la nef. Les prêtres qui disent la messe dans les chapelles latérales sont au niveau du grand autel, par conséquent visibles pour tous les fidèles. C'est d'un grand effet pour le recueillement. De plus, cet exhaussement permet de voir d'un seul coup d'œil les autels, les tabernacles, les décorations des chapelles, et les bannières, qui flottent partout.

Les bannières, qui nous avaient déjà frappés la veille par leur nombre, et l'éclat de leurs ornements nous apparurent comme la manifestation la plus éclatante de cette vérité: *Regnum Gallia, Regnum Marie*. Il y a là les offrandes de toutes les cathédrales de France, des congrégations religieuses, de tous les pèlerinages de Marie, qui sont au nombre de plus de cent. Toutes les Notre-Dame ont voulu venir rendre hommage à la plus jeune de toutes, qui est maintenant la plus célèbre et qui s'est déjà montrée si féconde en œuvres.

Ces bannières sont d'un grand secours pour la connaissance des vieilles traditions de la dévotion à Marie. Il y a des *Ave Maria* très riches et de tout style, des inscriptions touchantes, des armoiries de toutes sortes, des reproductions de plusieurs sanctuaires célèbres; il y a une réunion complète des images les plus vénérables de la sainte Vierge: Notre-Dame de Chartres, Notre-Dame de Dessous-Terre, Notre-Dame de la Treille,

Notre-Dame du Puy, Notre-Dame de Liesse, Notre-Dame des Clefs, Notre-Dame d'Afrique, Notre-Dame de la Garde, Notre-Dame de Fourvières, Notre-Dame de Bonsecours, Notre-Dame de Rocamadour, etc., etc.

Chaque sanctuaire a son caractère particulier, chaque province son style à part. On peut s'en faire une idée en examinant les bannières offertes en leur nom : il y a les vierges des catacombes, les vierges byzantines, les vierges de St-Luc, des *divina soccorso*; il y a les Immaculée-Conception, les vierges douloureuses, les vierges avec l'Enfant Jésus, puis un grand nombre de ces antiques représentations que l'on appelle les Vierges Noires. Quelques-unes sont vêtues en impératrice; d'autres ont des ornements pontificaux. Notre-Dame des Clefs, Notre-Dame de Liesse, Notre-Dame du Puy, Notre-Dame de la Daurade, Notre-Dame de la Treille, etc., sont représentées en tuniques, en chappes d'or, et ornées de couronnes. Elles portent le sceptre d'une main, et de l'autre l'Enfant Jésus. Elles sont magnifiques et font le plus grand effet dans les processions.

On peut parler aussi de quelques bannières étrangères. Près de celles de Notre-Dame et de St-Patrice de Montréal, l'on voit la bannière des Etats-Unis, que l'on dit avoir coûté 6,000 dollars. Enfin celle de Clonfort, en Irlande, qui représente, au milieu d'un beau paysage, la croix celtique de Manastee-Boice, d'une dimension colossale avec de magnifiques sculptures.

Quelques riches que soient les bannières, elles sont surpassées par les trésors d'art et de richesses qui couvrent les murs et les autels. Des joyaux, des étoiles, des décorations, des épées garnies de diamants, des mitres précieuses des évêques; des reliquaires qui sont des chefs-d'œuvre de travail et de matières magnifiques; sur l'autel principal il y a un reliquaire qui expose cinq joyaux estimés à £3,000, c'est le présent d'une famille princière de France.

Le pape Pie IX ayant reçu d'Espagne des palmes très belles, composées de perles et de diamants, les a envoyées au sanctuaire de Lourdes.

Il y a des offrandes plus simples, mais qui ne sont pas moins touchantes: Une fiancée a envoyé sa couronne; un marin a envoyé le modèle de son vaisseau sauvé par Marie, etc.

Les Irlandais ont offert une lampe qui vaut £300; on y voit en émaux cloisonnés les symboles de l'Irlande: la harpe, la croix celtique, l'image de saint Patrice, etc.

Parmi ces *ex-voto*, nous avons remarqué près du chœur, à droite, magnifiquement gravé sur une table de vermeil, le texte des lettres pontificales qui érigent cette église en basilique. Dans les bas côtés, un bas-relief rappelle la rencontre de deux convois de pèlerins en chemin de fer qui eut lieu près de Lourdes, sans que personne ait été blessé. Tout près de là est un bel *ex-voto* en argent massif: c'est la statuette, à genoux, du vénérable monsieur Hamon, curé de St-Sulpice, consacrant sa paroisse à Notre-Dame de Lourdes, sous la forme d'une petite église qui est la reproduction exacte de Saint Sulpice.

Il y a une autre décoration dont nous n'avons pas encore parlé, c'est celle des cœurs d'or et d'argent présentés à Marie. On en a composé une inscription qui fait le tour de l'église et qui dit les louanges de la sainte Vierge. Nous en avons compté environ 3,000, mais il peut y en avoir beaucoup plus. La plupart de ces cœurs sont des *ex-voto* et expriment un souvenir particulier qui se trouve gravé sur des plaques de marbre.

De plus les dix-huit chapelles sont revêtues de tablettes de marbre couvertes d'inscriptions depuis le pavé jusqu'aux fenêtres, c'est-à-dire sur une hauteur de dix pieds.

Les inscriptions sont intéressantes, en voici quelques-unes:

"Reconnaissance à Marie." "Souvenez-vous, sainte Mère des familles ** et ***." "Amour et reconnaissance d'une Irlandaise." Une mère reconnaissante à Marie, pour une conversion. "Je dois à Marie la conversion de mon père." "A Marie immaculée, pour la grâce d'une bonne mort accordée à mon père."

Les lustres sont nombreux, la plupart portent 50 bougies qui s'allument en un instant par le fulmicoton qui communique à chaque bougie. L'illumination de toute l'église éclate d'un bout à l'autre dans un seul moment.

Enfin il faut remarquer qu'il y a deux orgues considérables, l'un dans le chœur, l'autre sur la porte d'entrée.

VISITE AUX MISSIONNAIRES. — RÊCIT DU GRAND PÈLERINAGE NATIONAL AU MOIS D'AOUT. — 80 GUÉRISONS EN 70 HEURES. — MONTAGNE DU ST-ROSAIRE — PANORAMA DE LOURDES — LE SOIR À LA GROTTE.

Vers dix heures nous avons été visiter les missionnaires. Je voulais leur demander des renseignements sur le pèlerinage et principalement sur les merveilles du grand pèlerinage national, dont les journaux avaient beaucoup parlé le mois précédent. Voici ce qu'ils me dirent:

Cette année, Notre-Dame de Lourdes a été aussi visitée plus que jamais. Les pèlerinages ont toute l'ardeur des plus belles années et le concours dépasse tout ce qu'on a vu jusqu'à ce jour. Depuis le mois d'août jusqu'en octobre, il est venu 40,000 pèlerins, parmi lesquels vingt évêques.

C'est vers le milieu du mois d'août qu'eurent lieu ces nombreuses guérisons qui ont étonné la France et le monde. Les PP. Augustins avaient travaillé pendant plusieurs mois à l'organisation d'un pèlerinage où l'on amènerait autant de malades que la charité chrétienne pourrait en assister.

Tout cela ne se fit pas sans peine. Le promoteur était l'admirable P. Picard, supérieur des Augustins, si connu par son zèle, son esprit d'entreprise et son ardente charité. Au départ, sur cinq cents malades, deux cents durent être portés dans les wagons. A Lourdes, ce fut pendant trois jours un spectacle peut-être unique dans la suite des siècles. On déposa les cinq cents malades sur des lits autour de la grotte, dont l'esplanade était comme un vaste hôpital à ciel ouvert; le saint sacrifice fut offert en plein air; les soins donnés aux malades alternaient avec les chapelets récités par 1,200 voix; un religieux exhortait les assistants à offrir leurs souffrances au Seigneur, et le soir, au milieu de l'émotion générale, le P. Picard racontait toutes les circonstances des guérisons obtenues dans la journée, et ranimait le feu divin de la prière. En moins de trois jours, 86 malades furent guéris.

On termina les cérémonies par l'offrande d'une magnifique statue de saint Pierre, apportée par les pèlerins.

Ces malades, guéris instantanément, avaient été depuis longtemps condamnés par les médecins, et prévenus pour la plupart, que le pèlerinage de Lourdes serait leur coup de mort. Au départ de Lourdes, le troisième jour, sur ces 500 malades, outre les 80 guéris, il n'y en avait pas un seul qui n'eût été soulagé, et sur 200 qu'il avait fallu porter dans les wagons, tous, à l'exception de 15, purent aller les prendre d'eux-mêmes.

Après cette visite, nous avons parcouru les stations du rosaire, disposées sur la montagne qui domine l'église, et qui s'élève à la hauteur du clocher; on y a érigé, avec des pierres énormes, un autel destiné aux grands concours de pèlerins. De ce point l'on pourra adresser la parole à 30,000 personnes.

Près de l'autel s'élève une croix monumentale. Le Christ a douze pieds de hauteur et produit un grand effet. C'est un don des Bretons lors de leur pèlerinage. Les chemins sont rudes, surtout en plein soleil, et ce n'est pas sans difficulté qu'à travers les rochers à pic et les pierres roulantes, on arrive au pied de la croix qui domine toutes les stations.

UN PÈLERIN.

(A suivre.)

CHOSSES ET AUTRES

Le Dr Gaboury est élu pour le comté de Laval. Majorité: 43 voix.

M. le juge Routhier vient d'être nommé professeur de droit international à l'Université-Laval.

Une nouvelle compagnie américaine de téléphone doit s'établir dans la Puissance du Canada.

On dit que Mgr Taschereau doit demander à Rome la canonisation de Mgr de Laval.

Le gouvernement de Québec vient de publier le nouveau tarif des régistrateurs qui doit entrer en vigueur le 1er août prochain.

M. Sénécal a acheté la magnifique résidence de M. Drolet, rue Saint-Denis, Montréal. Le prix, paraît-il, serait de \$19,000.

Il est question, aux Trois-Rivières, de fonder une banque qui porterait le nom de "Banque des Trois-Rivières."

Le gouvernement a donné à MM. James O'Brien et Cie, confectionneurs en gros de Montréal, un contrat pour 5,000 capotes militaires.

Le dossier de la cause de Doutré contre la reine, pour services professionnels, a été envoyé au Conseil Privé en Angleterre.

On parle de l'abdication possible de la reine Victoria qui se remet difficilement des suites de l'accident dont elle a été victime.

Jules Verne, l'auteur du *Voyage autour du monde en 80 jours*, etc., pose sa candidature à l'Académie française pour le fauteuil vacant de Jules Sandeau.

Le gouvernement anglais a accordé £1,000 au détective Mallon, pour le récompenser des services qu'il a rendus dans l'affaire du Phoenix-Park.

Les examens pour le service civil qui ont eu lieu la semaine dernière, à Montréal, sous la présidence de M. DeCelles, se sont terminés samedi.

Le fameux marabout, Si Himan, qui a donné tant de fil à retordre aux Français, en Algérie, a donné avis de sa complète soumission au gouvernement français.

Lord Lansdowne s'embarquera pour le Canada dans la deuxième semaine d'octobre. Mais il n'est pas probable qu'il lady Lansdowne vienne avant le printemps prochain.

Le gouvernement fédéral a demandé à la corporation de Lévis de lui vendre la salle du marché pour y construire une nouvelle gare pour le chemin de fer intercolonial.

Le *Courier des Etats-Unis* dit que la fête de Saint-Jean-Baptiste va être célébrée avec beaucoup d'éclat dans la plupart des groupes Canadiens-Français des Etats-Unis.

Il est question d'ériger sur le sommet du Mont-Royal un grand hôtel pour recevoir les voyageurs. Le public y aura accès au moyen d'un élévateur placé à la tête de la rue Bleury.

On dit que M. V. Hudon forme une compagnie qui doit établir une nouvelle filature de coton à Beauharnois. Cette compagnie aura un capital de \$200,000 et emploiera de 500 à 600 personnes.

On affirme que M. Richey, député d'Halifax, va être fait lieutenant-gouverneur de la Nouvelle-Ecosse en remplacement du gouverneur Archibald, dont le terme d'office doit expirer prochainement.

Il paraîtrait que les Révérends Pères Oblats sont en négociations avec le gouvernement fédéral pour l'achat du terrain des anciens édifices du Parlement, à Québec, dans le but d'y ériger un collège.

M. G.-B. Burland, de la Cie Burland, de Montréal, est parti samedi pour l'Europe; il visitera l'Angleterre, l'Ecosse, l'Irlande, la France, l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne, la Belgique et la Suisse. M. Burland voyage avec toute sa famille.

Les journaux anglais parlent en termes élogieux de la réapparition de l'Albani à l'Opéra Italien dans "Rigoletto." On peut s'imaginer, dit un de ces journaux, avec quel enthousiasme la cantatrice canadienne a été reçue par l'auditoire qui encombrait la salle et dont le prince et la princesse de Galles faisaient partie.

Il y a eu une terrible hécatombe humaine dans une ville d'Angleterre, Sunderland, comté de Durham, samedi. 186 enfants de 4 à 14 ans ont perdu la vie dans une panique survenue au milieu d'une soirée publique. Pris de terreur, les pauvres petits se pressèrent tellement dans les escaliers, qu'ils s'empilèrent les uns sur les autres et furent écrasés et étouffés.

Nous voyons avec plaisir que la nomination de l'hon. M. Chauveau, comme président de la Société Royale, est l'objet de commentaires très flatteurs de la part de la presse anglaise. Nous voyons aussi que nos confrères ont reproduit, en l'accompagnant d'éloges bien mérités, un travail très complet de notre ami, M. J. Lespérance, sur la littérature canadienne-française. Cette étude passe en revue la liste de tous ceux qui ont manié une plume française dans notre province, et les appréciations sur chacun de nos auteurs sont marquées au coin d'une érudition profonde, d'un esprit de sérieuse observation et d'une sympathie digne de beaucoup de reconnaissance.

On lit dans le *Journal des villes et des campagnes*: "Mgr Ludovic La Flèche, évêque des Trois-Rivières (Canada), vient d'arriver à Rome. Mgr La Flèche, qui a traversé Paris l'année dernière, à son retour de Rome, appartient à une famille d'origine française. Au dix-septième siècle, un magistrat de la Flèche, nommé Richer, compagnon du pieux Jérôme Le Royer de la Dauversière, partait pour Montréal fonder une communauté de religieuses hospitalières de Saint-Joseph. D'après une coutume du temps, on l'appela pendant ce long voyage du nom de son pays, et c'est ce nom qui lui resta à lui et aux siens. Mgr La Flèche racontait lui-même à Rome, l'année dernière, cette curieuse anecdote à notre directeur."

Est-il possible de trouver un seul cas des maladies du foie, des rognons ou de la vessie qui n'ait été guéri par les Amers de Houblon? Demandez à votre voisin et voyez ce qu'il dira.

L'Angleterre, sur un chiffre total de population de 20,000,000, compte 140,000 personnes nées à l'étranger; l'Allemagne en compte seulement 220,000 sur 45,000,000; en France, il y en a plus d'un million sur un total de 37,500,000.



LE JOUR DU COURONNEMENT—ALEXANDRE III, EMPEREUR DE RUSSIE



LE JOUR DU COURONNEMENT—MARIA FÉODOROWNA, IMPÉRATRICE DE RUSSIE

Dévouement de l'Église — Saint Vincent de Paul et le Bienheureux J.-Bte de la Salle

(Suite.)

III

LE XVIII^e SIÈCLE ET SA PERVERSITÉ, OU ÉTAT DE LA SOCIÉTÉ À L'ÉPOQUE OU J.-BTE DE LA SALLE FONDE SON INSTITUT.

Le monde marche par soubresauts, par secousses. Tantôt la vie des peuples est douce comme une brise, tantôt agitée comme par de violentes tempêtes. Une époque de bénédictions se lève sur les hommes pour faire bientôt place à un moment de délire, à une ère de ruines. Ici, c'est un grand saint qui domine les événements, fait respecter la justice, jette une gloire pure sur l'Église. Là, c'est un despote qui déshonore l'humanité et sème l'odieux partout sous ses pas. Des siècles de progrès passent et sont remplacés par des siècles de décombes. Mais si la justice divine se montre toujours implacable pour les prévaricateurs, elle est toujours souriante pour le repentir, toujours miséricordieuse pour celui qui implore son pardon et sa pitié.

Les impies ont beau comploter, la révolution a beau s'agiter, l'esprit de ténèbres a beau tendre ses embûches, le mal ne prévaut pas : la nuit ne prendra jamais la place du jour.

Et quand l'homme a cru avoir chassé Dieu d'ici-bas, quand il se croit maître absolu de son domaine, un souffle passe sur la terre et l'iniquité a englouti ses propres auteurs.

Dieu n'a qu'à se montrer, et ses ennemis sont confondus et dispersés !

Quelquefois, des hommes marqués du sceau divin apparaissent dans le monde, et, à leurs voix, les nations secouent le joug satanique de l'erreur, reviennent dans le droit chemin.

D'autres missionnaires sublimes parsèment la terre d'œuvres fécondes pour le bien, pour le bonheur, pour la liberté, pour la foi, pour l'éducation. Leur vie rappelle une providence vivante, leur charité attire, leur bienveillance console, leur dévouement entraîne.

Jean-Baptiste de la Salle fut de ceux-là.

Né au milieu du XVII^e siècle (n. 1651 m. 1719), vers cette époque tourmentée et où la vérité était assaillie de tous les côtés à la fois, il devra consolider l'Église par les états d'une éducation chrétienne qu'il dispensera avec profusion aux classes populaires.

À la cour, l'exemple de tous les vices s'y étalait sans pudeur ; les grands vivaient au milieu de la plus profonde corruption ; le crime trônait avec les princes ; la vertu était bafouée et méconnue !

Les peuples, corrompus par ces pervers exemples, entraînés dans un courant d'idées nouvelles, sentant un immense besoin de libertés pressenties, mais encore inconnues, s'affranchissaient déjà de tous liens, tâchaient de se débarrasser de toutes entraves civiles, politiques ou religieuses. L'autorité était encore crainte mais non plus respectée. L'Encyclopédie allait bientôt, comme un nouveau Samson, ébranler les colonnes de son temple : les rois, les princes et les grands étaient complices de ce mouvement anti-religieux que l'on regardait comme l'aurore de la liberté, comme l'ère d'une nouvelle émancipation, comme une nouvelle régénération sociale !

Peu de temps après, Voltaire (n. 1694 m. 1778), s'armant du fouet le plus terrible de tous—celui de la satire—viendra flageller la religion, bafouer ses ministres et ridiculiser son culte. La philosophie se faisait épiciurienne ; le monde rétrogradait ; Jean-Jacques (n. 1712 m. 1778) la ramenait à l'état sauvage.

Helvétius (n. 1715 m. 1771), croyant faire un livre sur *l'Esprit*, nous replongeait dans le matérialisme de Hobbes (n. 1588 m. 1679) et dans le sensualisme de Condillac (n. 1715 m. 1780), l'égoïsme y était proclamé comme une vertu !

Le défi porté un siècle auparavant à la foi de l'Allemagne, par un moine traître à son Dieu et infidèle à ses serments, avait porté ses fruits.

Battant en brèche la pierre angulaire de l'Église, l'autorité du Pape, la furie destructive de Luther (n. 1483 m. 1546) ne devait pas s'arrêter là. Animé d'une rage diabolique, après avoir ébranlé l'autel en prêchant la liberté absolue de conscience, il secoua le trône en proclamant le dogme de la souveraineté populaire contre le despotisme des rois. Sa fureur, entretenue par les grands, payée par les princes, ne connut plus de bornes : Il mit la hache et le feu à la main de ses adeptes.

Il lutte—Tout à coup, le hardi combattant
Jette un cri sourd et solitaire ;
Son œuvre est achevée ; une part de la terre
Tombe aux mains de Satan.

Jansénius (n. 1585 m. 1638), évêque d'Ypres, avait laissé à ses nouveaux disciples son livre d'*Augustinus*, où il prétendait avoir condensé toute la doctrine du grand évêque d'Hippone. Quoique plusieurs fois condamné par Urbain VIII, en 1642, par Innocent X, en 1653, et par Alexandre VII, en 1656, le *jansénisme*,

entêté mais habile en niant l'empire de la volonté et du libre arbitre, fut la cause de disputes dangereuses, de querelles envenimées entre les catholiques.

Le *protestantisme*, le *jansénisme* et le *philosophisme*, voilà la grande trinité diabolique du XVII^e siècle, aidée dans son œuvre infernale par le *gallicanisme*, qui menaçait l'Église de France de terribles tempêtes. Le *parlementarisme* s'en mêlait aussi : l'erreur semblait maîtresse de l'Europe comme si elle devait jamais prévaloir ! Comme si la vérité, un instant obscurcie, ne devait pas toujours briller jusqu'à la consommation de cet univers !

La vérité ne se croisa pas les bras ; l'Église ne s'endormit pas. Partout la lutte était vive. Des apologistes ne faisaient pas défaut. Aux nouveaux Arius s'opposaient de nouveaux Athanase. Bossuet traçait en un style magnifique la réputation de l'erreur luthérienne. Son *Histoire des Variations* avait bien converti le spirituel Dangeau, le grand Turenne et quelques âmes d'élite, mais, s'élevant trop haut, dominant des cimes trop escarpées, l'aigle de Meaux n'atteignait pas les classes populaires.

La société était en péril réel. La révolution religieuse, faite dans les cœurs dès le XVII^e siècle, préparait déjà la révolution politique dans les esprits du XVIII^e avant que celle-ci ne se manifestât dans les faits. L'impunité de ce siècle fut telle, qu'en face des ruines religieuses et politiques amoncelées de nos jours en France par les loges, Barthélemy St-Hilaire, libre-penseur et franc-maçon lui-même, a pu déclarer, avec vérité, en pleine Chambre française, en face de la majorité radicale dont il fait partie que : "S'il compare l'état des esprits à la fin du XIX^e siècle avec l'état des esprits au XVIII^e, il ne croit pas que la foi soit prête à s'éteindre, le XIX^e siècle étant infiniment plus religieux que ne l'était le XVIII^e !" Impiété qui justifie Turquet de s'écrier :

O siècle ! on a bien vu parfois d'épais nuages
S'amasser, se grouper sur la route des âges ;
On a vu sous le sceptre ou d'un peuple ou d'un roi,
Bien des hontes jaillir comme ta honte à toi,
Mais, ô siècle pervers ! leur fange était moins crue,
Mais eux gardaient la sève, et toi tu l'as perdue :
Car tu manques de foi.

Siècle inique, toi seul dans ta haine profonde,
N'a point de ces retours vers le maître du monde ;
Ton âme s'est faussée à force de sentir,
Et ta trompeuse voix ne peut que te mentir.
Toi seul ne saura point te retrouver toi-même
Ni prendre pour linéol à ton heure suprême
Un dernier repentir.

Voltaire, Rousseau, Helvétius, Mably, Condorcet, d'Alembert et d'Holbach ont donc travaillé en vain. Hélas ! pourtant que de moyens ne disposaient pas ces impies blasphémateurs ! Tout alors ne concourait-il pas à détruire la foi ? Oui, tout : philosophie, arts, sciences, littérature, théâtres, idées, tout ; le XVIII^e siècle fut éminemment païen et alla s'effondrer dans le gouffre béant de la Révolution française. Révolution devenue nécessaire à cause de la dépravation générale, de l'abaissement des caractères, de la déperdition des mœurs et des nombreux abus de l'autorité religieuse et politique. Le crime a des limites assignées : au delà est sa ruine. Comme Saturne, la révolution a dévoré ses fils, elle s'est perdue par ses propres excès.

Singulière économie de l'Église catholique que ses ennemis ne peuvent comprendre : c'est cette multiplicité de moyens toujours à sa disposition, dans tous les temps et dans toutes les circonstances, pour faire face à toutes les éventualités.

Quand ses adversaires la croient à jamais terrassée, c'est alors qu'elle se relève plus radieuse que jamais, plus courageuse pour la lutte, plus aguerrie pour le combat, mieux préparée pour la victoire qui, soyez-en sûr, ne lui fera jamais défaut, un peu plus tard, sinon un peu plus tôt.

La paix n'est pas son partage ; son divin fondateur étant venu lui apporter la guerre ici-bas. Mais aussi, comme elle est toujours prête au moindre danger, toujours généreuse dans le sacrifice, toujours héroïque dans son dévouement, toujours féconde pour le bien, toujours prête à secourir toutes les infortunes, à panser toutes les blessures, à sécher toutes les larmes !

Quand on lui demande son sang, elle le verse à flots au point d'inonder la terre pour en laver les iniquités. Les bourreaux des Césars n'attendent jamais leurs victimes ! Celles-ci se précipitent d'elles-mêmes vers la mort avec le même empressement que les païens mettaient à se rendre aux spectacles et aux cirques ! Dix longues et sanglantes persécutions, 14,000,000 de martyrs n'ont servi qu'à faire triompher la foi et à confirmer la promesse du Maître : qu'il serait avec les siens jusqu'à la consommation des âges et des temps.

La guerre change de terrain, la scène d'acteurs. La férocité va prendre la figure aimable du rire ! Ce n'est plus la force brutale qui broie ses victimes, c'est le sourire enjoué du sceptique qui va essayer de désarçonner le catholicisme, c'est le ridicule que va jeter sur lui le philosophe qui essaiera de le compromettre. Ni *Sabillius*, qui niait la distinction réelle entre les trois personnes divines, ni *Arius*, qui infirmait la divinité du Verbe, ni

Macédonius, qui attaquait la divinité du Saint-Esprit, ni *Pélagé*, qui niera la nécessité de la grâce, n'avaient pu ébranler les colonnes de l'Église ; ce que ces hommes puissants n'avaient pu faire, l'impunité l'essayera avec de nouvelles armes.

Le rire est sans contredit le plus terrible des moyens que l'Église eut à combattre. Le rire se passe de raisons, s'affranchit de toute science, s'attaque à tout, ne respecte rien. C'est l'avant-garde du respect humain et l'arrière-garde du mépris. Il avait compté sans les anarchètes et les savants qui, du fond des déserts, s'armèrent pour la vérité ; sans les Pères de l'Église qui écrasèrent de leurs arguments irréfutables les pseudo-philosophes qui avaient en vain essayé de démolir les assises de la Foi. Et le dernier des *moqueurs*, reconnaissant son impuissance, proféra ce cri de désespoir : "O Galiléen, tu as vaincu !"

Tout a été mis en œuvre pour perdre les hommes : Faux principes, doctrines séduisantes, entraînements, passions, richesses, vanités, promesses, tout ! Mais toujours l'Église a veillé à son poste, a fait la garde autour des âmes qu'elle a mission de conduire au ciel. Et plus la tempête gronde, plus les nuages sont menaçants, plus aussi l'Église est vigilante, plus elle se multiplie pour opposer une digue solide à tous les débordements, pour servir de paratonnerre aux peuples contre les déchaînements de la foudre.

Le XVIII^e siècle sera infesté d'une secte nouvelle qui prendra tous les moyens de désunir la société religieuse pour s'emparer de la jeunesse et la corrompre. Le grand but de la franc-maçonnerie étant de ruiner la foi dans les âmes et de bouleverser la famille, grande assise des nations, force de l'Etat, aliment du patriotisme, appui de l'Église et escabeau du Ciel.

La famille est une trinité humaine admirable, formée sur le modèle de la trinité divine. Chaque partie constituante en forme un tout si compacte, si uni, si bien coordonné, d'une affinité si indissoluble, que ses rapports intimes ne se brisent que sous l'effet dissolvant et répété du mal.

Car, la famille est une organisation de l'Église, et elle a sa force en elle-même, à son propre foyer, dans son propre sein : le patriotisme est l'un de ses liens, la religion est sa base, la foi sa couronne. Tant que la religion, la famille et le patriotisme resteront debout, la Révolution ne saurait vaincre, voilà pourquoi les impies cherchent à détruire dans les âmes l'idée de Dieu ; dans le sentiment, l'amour de la famille ; dans le cœur, le culte de la patrie ; dans l'enfant, le respect dû à ses parents ; dans le chrétien, le germe de la Foi.

Aussi, dans la grande bataille qui se livre entre l'Église et la Révolution, les efforts constants de celle-ci sont-ils la protection de la famille, et le soin porté à l'enfance, comme ceux de celle-ci sont la destruction complète de l'esprit de famille et de l'innocence de la jeunesse. Car, les loges comprennent que l'organisation chrétienne de la famille et l'éducation solide que l'on donne à nos enfants, sont deux des plus grandes forces de résistance que l'on puisse leur opposer.

Ainsi donc, la lutte est permanente pour l'homme. Depuis sa première désobéissance à sa dernière révolte, il aura à combattre. Il y a toujours eu et il y aura toujours deux partis, deux principes, deux drapeaux, deux armées : le bien à droite, le mal à gauche. L'Église ici, là l'enfer ; la vérité d'un côté et l'erreur de l'autre ; la foi qui illumine les bons, le scepticisme qui corrompt les méchants. Voilà l'état de dualisme du monde.

Dualisme qui eut l'Eden pour berceau et qui aura pour tombeau la vallée des séparations éternelles. Dualisme représenté dans tous les âges, mais plus encore au XVIII^e siècle qu'à toute autre époque de l'histoire du christianisme.

L'Allemagne était perdue ainsi que l'Angleterre, le nord de l'Europe et une partie du centre ; la France elle-même était atteinte par le calvinisme. Il convenait donc que Dieu se suscitât une armée nouvelle pour réparer ses ruines, pour reconstruire de nouveaux états, pour continuer ses nombreux combats. Jean-Baptiste de la Salle va donc jeter les bases de son nouvel institut.

Voilà la nouvelle armée qui va se jeter au plus fort de la mêlée. Inconnue et méprisée d'abord, elle va conquérir bientôt une place honorable dans les rangs des phalanges chrétiennes. Le souffle qui l'anime est celui de son généreux fondateur. C'est elle qui aura à protéger la plus faible et la plus délicate partie de la terre : la jeunesse et l'innocence. Vous savez comment elle s'est acquittée de son double rôle, comment elle a accompli cette double mission.

Ses armes ont été le travail, le dévouement et la prière ; ses ordres du jour, tous les travaux les plus ingrats ; ses récompenses, le mépris des hommes souvent ; presque toujours l'indifférence de ceux auxquels ils faisaient du bien ! Qu'importe les félicitations de la terre quand l'on travaille pour le Ciel, pour Dieu et pour la Patrie !

CHARLES THIBAUT.
(A suivre)

—Un nouveau journal canadien-français, le *National*, vient de paraître à Plattsburg, Etat de New-York.

AMOUR ET LARMES

PAR MARY

PREMIÈRE PARTIE

IX

A L'HÔPITAL

Le jeudi suivant, sur les midi, Amédée vit Annonciade faire quelques apprêts de toilette annonçant le projet de sortir. Un tel acte, en dehors des habitudes de la jeune femme, surprit étrangement son mari et il ne put s'empêcher de demander :

— Est-ce que par hasard vous allez faire une visite ?

— Une visite à l'hospice, dit-elle en souriant tristement, le seul sourire que lui eût laissé la lassitude du cœur ; voulez-vous me donner le bras jusque-là ?

— A l'hospice, ma chère enfant ! s'écria Amédée surpris ; quelle singulière promenade ! Que voulez-vous aller faire là ?

— Notre laitière y est entrée malade, c'est une brave femme à laquelle je voudrais porter des secours.

— Vous n'êtes rien moins qu'une petite sainte, ma chère Annonciade ! de grand cœur je m'associerai à votre acte de charité en vous servant de cavalier.

Annonciade mit son chapeau, son burnous et ses gants.

— Quand vous voudrez, dit-elle à son mari.

— Je suis à vos ordres, mon amie.

Ils firent cette course avec enjouement. Cela leur arrivait rarement de sortir ensemble, de sortir en se donnant le bras. Pour descendre de leur campagne jusqu'à la ville, ils prirent un petit chemin couvert à travers les champs. C'était à la fin de l'hiver : car mars dans le Nord n'est un mois de printemps que dans le calendrier, la terre semblait encore couverte de feuilles sèches ; et cependant, par-ci, par-là, l'œil charmé découvrait une primevère ou une violette qu'Amédée cueillait avec empressement et offrait avec bonne grâce. Annonciade les mettait à sa robe avec des cris joyeux et le parfum de ces humbles fleurs, cueillies et données par lui, causait à la jeune femme une douce ivresse.

Ils arrivèrent à l'hospice. L'aspect en était triste et sombre. Mais au rebours du petit nid d'Annonciade dont les bords étaient fleuris et l'intérieur dévasté, l'hospice renfermait des cœurs en paix avec le ciel et avec eux-mêmes.

Des malades déjà convalescents étaient assis dans la cour d'entrée sur les bancs de pierre espacés entre les arbres ; ils demandaient au soleil, l'ami des vieillards et le tonique des faibles, de réchauffer leurs membres et d'égayier leurs cœurs. A l'aspect d'Amédée et de sa jeune femme, presque tous se levèrent et portèrent la main au bonnet d'uniforme en toile blanche qui leur couvrait la tête. La vue d'étrangers jeunes et paraissant heureux leur fut un thème de longues causeries. Amédée répondit à leur salut tout en se hâtant d'entraîner Annonciade dont les premiers pas dans cette maison des douleurs humaines, étaient accompagnés de terreurs enfantines qui la faisaient s'appuyer tremblante au bras de son mari.

Ce n'est pas que le genre de douleurs dont elle était le témoin fût de nature à l'impressionner ; la maladie, l'âge ne lui semblaient pas des fardeaux lourds à porter : elle trouvait que le brisement de toute espérance pesait d'un bien autre poids sur son âme ; ce qu'elle éprouvait donc consistait plutôt en une espèce de répugnance et de dégoût pour les laideurs ou les difformités que la maladie et le temps déposent, comme la marque indélébile de notre destruction, sur la face humaine.

Elle pénétra avec Amédée dans la salle Saint-Jean. Là gisaient les véritables malades ; ceux dont l'hôpital est la dernière étape et qui doivent, de ce séjour de paix et d'épreuves, monter à Dieu. Des têtes se levaient de l'oreiller au passage des visiteurs ; d'autres y restaient indifférentes, clouées par le mal sur la couche d'agonie, des gémissements et parfois des cris trahissaient seuls un reste de vie. Annonciade se sentait défaillante ; rien ne parlait à son cœur et tout révoltait ses sens : elle allait demander à son mari de sortir de ce lieu désolé, quand la religieuse de service, qui venait d'apercevoir les visiteurs, s'approcha pour les saluer et leur offrir de les guider.

Cette religieuse, âgée si on compte ses longs services de charité, était entrée dans cette maison à l'âge de quinze ans ; elle pouvait en avoir trente à la visite d'Annonciade. Dans la série de ses jours, pas un n'avait été perdu pour le prochain. A toute heure, sortant d'elle-même, la sainte femme avait été l'humble et charmante servante des pauvres. Sa figure, éclairée par la vertu et par la paix, avait aussi des reflets de tendresse chrétienne dont les malades subissaient l'influence ; ils se sentaient aimés. Or, être aimé, c'est de tous les biens que Dieu donne à l'homme sans contredit le premier, et de tous ceux qu'il lui promet dans l'éternité, le meilleur.

Annonciade, effrayée d'abord, sentit renaître sa confiance à la vue de cette sainte en cornette blanche ; les yeux étaient limpides, les joues fraîches, les lèvres souriantes, l'accueil affectueux.

— Ah ! ma sœur, s'écria la jeune femme étonnée, vous pouvez vivre ici.

— Heureuse, trop heureuse, madame, dit doucement la religieuse, habituée à ces surprises de femme du monde. Dieu habite l'hôpital de nos chers malades.

— Vous vivez au milieu des mourants, reprit Annonciade, qui ne pouvait dominer son effroi et ses répugnances.

— Je ne pourrais vivre autre part, dit la religieuse avec l'accent du cœur.

Et ses yeux parcoururent la salle avec le regard d'amour d'une mère qui surveille ses enfants.

Ce regard tomba sur le cœur d'Annonciade comme une brise embaumée, il trahissait les joies de la vie chrétienne dont elle, la pauvre enfant, était déshéritée. Un cri sortit de ses lèvres :

— Ma sœur, vous avez trouvé le bonheur.

— Le bonheur qui consiste, madame, à ne vouloir en ce monde ni jouissance, ni consolation.

Annonciade resta interdite. Amédée exposa le but de leur visite.

— Nous venons voir Honorine Aubry, ma sœur ; on nous a dit qu'elle est dans cette maison depuis quelques jours.

— Oui, monsieur, répondit la religieuse en s'acheminant vers la malade indiquée ; c'est une brave femme, bien éprouvée comme toutes les vraies servantes de Jésus.

Les yeux d'Amédée et d'Annonciade se rencontrèrent. Eux

aussi étaient éprouvés ; mais étaient-ils bien de véritables, de bons serviteurs de Jésus ?

Ils étaient arrivés : c'était là. Dans un petit lit en fer rangé, comme tous les autres, auprès de la muraille, à deux mètres à peine du lit voisin, Honorine Aubry, ancienne infirmière de l'hospice, mariée par ces dames à un honnête ouvrier, revenait pour mourir après avoir connu dans ce monde les courtes joies et les grandes douleurs. Elle avait vingt-quatre ans ; sur ses traits altérés par les larmes, on voyait les vestiges d'une remarquable beauté, mais déjà les grands yeux noirs s'éteignaient, et les pleurs continuels traçaient sur les joues de la jeune femme quelques années avant si roses, des rides précoces. Quatre fois Dieu lui donna la gloire de la maternité, elle eut de beaux enfants, elle les nourrit, ils jouèrent autour d'elle, et son cœur fut réjoui. Et puis elle les perdit tous quatre. Le silence de la mort régna où retentissaient les chants joyeux de la petite famille ; le père et la mère, gens pleins de foi, restèrent au foyer désert ; ils ne pleuraient pas trop, ils ne se plaignaient jamais, la douleur était au fond.

Une maladie de langueur, analogue, quant au caractère, à celle dont paraissait atteinte Annonciade, s'empara d'Honorine. Peu à peu on la vit dépérir ; elle ne mangea plus et le médecin inquiet dit : « Il faut la changer d'air. » Une femme d'ouvrier n'a ni le temps, ni l'argent nécessaire pour voyager. Honorine dit à Vincent : « J'irai quelque temps à l'hospice. » C'est là ce qu'elle appelait changer d'air. On vendit la vache, bonne bête qui faisait du bien au petit ménage par son produit quotidien ; Honorine prévint ses pratiques de ne plus compter sur elle. C'est ainsi qu'Annonciade apprit son entrée à l'hospice ; elle supposa que la misère seule la conduisait et se promit de l'y secourir.

Honorine revenait mourir aux lieux où elle avait presque reçu la vie. Entrée à l'hôpital à quatre ans, par suite de l'abandon de sa mère, on la garda provisoirement en dépôt et puis on l'aima, on l'instruisit, et, à quatorze ans, on en fit une infirmière. Elle avait au cœur la reconnaissance des soins reçus, elle répondit aux bontés des religieuses, elle les édifia souvent par son admirable résignation. La sœur Marie de la Croix raconta à Amédée et à Annonciade cette courte histoire. Ils en furent tous deux touchés. Ils avaient vu, chaque matin, Honorine venir aux Osiers, apporter le lait du jour, sans s'arrêter dans son labeur et dans son devoir pour écouter pleurer son cœur. N'était-ce point une leçon que leur donnait la Providence dans l'exemple de cet enfant du peuple ? Amédée avait vu la douleur aux prises avec le désespoir aboutir au suicide ; il voyait aujourd'hui une douleur plus sainte, plus légitime, aux prises avec la vertu, et le résultat, c'était la résignation chrétienne. La foi lui entraînait au cœur.

Honorine parut très sensible à leur visite. Devant les témoignages de sympathie que lui donnait Annonciade, elle laissa s'épancher son âme. La femme du peuple sans éducation eut une éloquence sublime en parlant de sa douleur avec cet accent chrétien qui la rend si grande et si touchante. Annonciade, peu au fait de cette résignation, semblait douter de la dose de sensibilité de la pauvre mère, elle fut bientôt détrempée.

— J'aurais, disait Honorine, consenti si volontiers à manger du pain noir jusqu'à la fin de mes jours et à coucher sur la paille pour en garder un seul ; mais les perdre tous quatre !

Et un silence plus éloquent que des paroles et des larmes révélait l'amertume de la pensée.

— La vue des autres enfants doit vous être bien cruelle, demanda Annonciade pour sonder la douleur de cette femme et la comparer à la sienne ?

— J'éprouve bien un peu de dessèchement, surtout quand il meurt un de ces petits malheureux ; je ne leur ai jamais souhaité de mal, et, pourtant, quand je rencontre un petit convoi se dirigeant vers le cimetière, je ne peux m'empêcher de penser : les tiens y sont bien !

— Pauvre mère ! murmura Annonciade.

— J'aime le bon Dieu, reprit Honorine, dont les larmes coulaient au souvenir de ses enfants, notre divin Sauveur a souffert pour nous apprendre à souffrir.

Amédée et Annonciade comprirent la différence de cette douleur profonde et généreuse avec la leur si stérile et si égoïste. Honorine souffrait plus qu'eux, et cependant elle ne s'arrêtait pas dans sa voie, elle redoublait de foi en Dieu, d'espérance et d'amour.

Ils la quittèrent en lui promettant de revenir ; ils avaient oublié, Amédée en ses répugnances, Annonciade ses terreurs.

Après s'être absentée quelques instants, la religieuse les rejoignit :

— Madame n'a jamais visité notre maison ? demanda-t-elle gracieusement.

— Non, ma sœur, répondit la jeune femme, c'est la première fois que j'entre dans un hôpital.

— Voulez-vous me permettre de vous le faire parcourir ?

Annonciade consulta son mari du regard :

— Bien volontiers, dirent-ils tous deux.

Ils allèrent à la chapelle nouvellement construite et réellement élégante. Les religieuses étaient presque toutes dans leurs stalles ; on venait de sonner la lecture spirituelle. Leur recueillement infini prouvait combien leur âme était unie à Dieu. Les visiteurs s'agenouillèrent. Annonciade le faisait souvent, mais c'était la première fois qu'elle y apportait tant de ferveur ; Amédée ne pria jamais. Cependant, dès que ses genoux eurent fléchi, il sentit que son cœur s'élevait. Cette prière faite en commun, en les rapprochant de Dieu, les rapprocha l'un de l'autre ; en sortant de l'église, ils se regardèrent avec des larmes dans les yeux.

Ils visitèrent le jardin. Il se composait de sept à huit arpents moitié en légumes, moitié en fleurs ; des ruisseaux coulaient dans des rigoles et égayaient le parterre ; à l'une des extrémités, des jeunes filles en chantant lavaient du linge dans un grand bassin. De belles et vastes prairies s'étendaient au-delà du jardin, des bestiaux se couchaient mollement sur l'herbe fraîche et fleurie. La sœur Marie de la Croix, en montrant ainsi les propriétés du couvent, dit que c'était son seul revenu. Elles vivaient pauvres avec les pauvres.

Elle renouvela souvent sa visite. Elle avait pris l'aimable religieuse en affection et se jetait à son cou avec les sentiments qu'elle eût témoignés à sa sœur.

— Je suis triste aujourd'hui, disait-elle, presque chaque fois en arrivant, je viens vers vous pour que vous me guérissiez.

— Ce n'est point heureusement un mal incurable, répondait avec son franc rire la sœur de Marie de la Croix.

Elle renouvela souvent sa visite. Elle avait pris l'aimable religieuse en affection et se jetait à son cou avec les sentiments qu'elle eût témoignés à sa sœur.

— Je suis triste aujourd'hui, disait-elle, presque chaque

fois en arrivant, je viens vers vous pour que vous me guérissiez.

— Ce n'est point heureusement un mal incurable, répondait avec son franc rire la sœur Marie de la Croix.

Et, prenant le bras de la jeune femme, elle la conduisait à la crèche et lui mettait dans les bras un beau petit enfant blanc et rose, dont les innocentes caresses rassérénèrent l'âme d'Annonciade ; elles allaient aussi à la chapelle arranger des fleurs dans les vases ou changer la nappe de l'autel ; elles portaient du pain aux petits poissons du réservoir où elles s'installaient dans la salle verte au bout du jardin et faisaient de longues causeries.

Il ne fallut pas longtemps à la religieuse, qu'une intime pratique de la vie avait initiée à la science des âmes, pour deviner que celle d'Annonciade était gravement atteinte. Mais où gisait le mal et quelle sombre douleur pouvait ronger cette jeune femme dont, aux regards humains, les pas étaient jonchés de fleurs ? Quel baume mettre sur une blessure dont on ne voit ni l'ouverture, ni le sang ? La sœur Marie de la Croix se tourna vers Dieu et lui demanda sa lumière. Elle sentait qu'à cette pauvre âme malade qui venait vers elle avec tant d'abandon, elle pouvait et devait faire du bien. Elle lui infusa petit à petit et à doses légères, l'amour du prochain ; sortir de soi est déjà un immense progrès pour le cœur trop occupé de lui-même ; aussi, sans le savoir, la religieuse guidée par Dieu alla droit au but. A cette enfant qui demandait à aimer et qu'une sombre défiance éloignait de l'amour légitime de son mari, elle fit aimer Dieu et les pauvres. Elle mit également Amédée en relation avec l'aumônier de la maison, prêtre distingué, instruit et d'une remarquable piété. Elle amena ainsi la mesure possible d'harmonie dans le jeune ménage et aida généreusement l'action de Dieu.

Cependant, Annonciade s'affaiblissait sensiblement. Il était vraiment très facile de voir qu'elle allait mourir, bien que cela dût se faire sans secousses et par le seul déchirement moral qui, lentement, avait rongé son âme et sa vie. Ses forces physiques ne pouvaient lutter contre l'affliction qui la torturait. Le secours venait trop tard, et plus, d'une année d'agonie intérieure avait détruit et usé les ressorts de cet être délicat.

Un matin, en mettant son peignoir, elle s'aperçut de la maigreur de ses bras, et même, en nouant le ruban bleu destiné à retenir les plis de la mousseline, elle remarqua que plus étroit était l'espace dans lequel elle emprisonnait son corps aminci. Un frisson la prit, la jeunesse s'épouvanta. « Je me meurs, » pensa-t-elle en se regardant dans la glace et lisant clairement dans sa pâleur et dans ses yeux éteints les dernières clartés de la vie.

Alors une réaction terrible, quoique passagère, eut lieu dans l'âme de cette pauvre petite femme de dix-neuf ans. La peur de la mort et la passion de la vie la saisirent avec violence. Dieu a mis ce double sentiment au cœur et la nature en subit la lutte. Annonciade poussa des cris sourds et versa des larmes sanglantes ; elle demanda au ciel et aux hommes la santé ; elle pensa à Amédée, à sa jeunesse ; elle se dit avec désespoir que peut-être une autre femme la remplacerait, et elle faillit succomber à l'horreur de cette pensée. Mais, comme dans toutes les grandes crises, l'abatement ne tarda pas à succéder à ce mouvement de fièvre, et l'abatement ce fut la résignation. Elle envisagea la mort avec le sang-froid d'une chrétienne.

Elle voulut néanmoins savoir la vérité, et, profitant d'un diner que son mari avait accepté chez le principal, elle envoya chercher le médecin.

— Docteur, lui dit-elle sans préambule, je me meurs.

Il affecta de rire et de repousser cette idée comme une chimère ; mais tel avait été le saisissement dans lequel l'avait plongé ce début, lui qui savait la vérité, qu'il dissimula mal son impression.

Si Annonciade eût pu garder l'ombre d'une illusion, cette molle défense la lui aurait enlevée. Mais, entre la vérité pensée et la vérité dite, il y a encore une si grande distance qu'elle leva vers Dieu un regard d'angoisse inexprimable, et que ses deux mains d'enfant se croisèrent dans une légère convulsion. Cependant, au bout d'un instant, elle dit avec un calme forcé :

— N'essayez pas de me tromper, docteur, je connais la vérité ; dites-moi seulement ce que j'ai de temps à vivre.

— Nous n'en sommes pas là, répondit vraiment ému l'honnête vieillard, allons donc, ma chère enfant, chassez-moi ces idées noires ; soyez gaie, prenez de la distraction et vous guérirez. Chez vous, la sensibilité est très développée ; elle a dû, dans quelque circonstance de votre vie, que j'ignore, recevoir un choc violent ; voilà la source du mal, le remède est entre vos mains bien plus qu'en celles du médecin.

Annonciade cacha sa figure dans ses mains :

— Le remède, c'est la mort, murmura-t-elle d'une voix saccadée et le cœur glacé au souvenir de ce jour où sa sensibilité avait reçu, suivant l'expression et l'opinion du docteur, un choc terrible.

M. Andrioux s'inquiéta de voir la persistance d'une idée fatale à la vie de la jeune femme, il tenta de l'en détourner et demanda :

— Quel âge avez-vous, madame ?

— J'ai dix-neuf ans.

— On ne meurt pas à dix-neuf ans.

— Ne meurt-il donc jamais d'enfants, de jeunes filles ?...

— Vous vivrez pour votre mari.

— Combien de temps ?

— Dieu seul, madame, sait les années qu'il nous réserve.

— Et les médecins aussi ; Dieu les éclaire, Dieu les instruit.

— Et bien souvent Dieu permet qu'ils se trompent.

— Ah ! docteur, pas pour moi.

— Mais d'où vient cette conversation, de grâce ? Avez-vous quelques peines ? Voyons, une petite querelle de ménage qui met une ombre sur votre ciel rose ?... Est-ce cela ? M. Amédée est-il sorti sans vous dire adieu ?... Non... alors vous souffrez donc davantage ?

— Pas davantage, docteur : ce sont toujours les mêmes palpitations que vous soignez depuis un an ; de la difficulté à marcher ; de l'oppression à la plus légère émotion, un état nerveux qui me rend impressionnable au moindre bruit, au moindre souffle ; un besoin absolu de repos. Je suis sans souffrance et sans vie comme une personne qui va s'endormir pour ne plus s'éveiller.

(La suite au prochain numéro.)

— Impossible de contracter les maladies suivantes : La diabète, la maladie de Bright, des Rognons, du Foie ou des voies urinaires, si vous faites usage des Amers de Houblon—et si vous avez déjà souffert de ces maladies ces Amers vous guériront radicalement.



LES INSIGNES IMPÉRIAUX

UNE SPIRITUELLE RÉPARTIE

Il y a quelques semaines, une vingtaine de juifs polonais se sont présentés chez M. Broun, banquier, membre du comité des Israélites de Paris, demandant du pain ou de l'argent.

Devant l'insistance de ces intrus, on dut appeler les gardiens de la paix qui furent chargés de les expulser. Néanmoins, M. Broun leur a fait remettre à chacun une somme de dix francs.

Cette petite émeute rappelle l'historiette suivante dont le vieux baron James de Rothschild fut le héros. C'était en 1848.

Un matin de juin, James de Rothschild voit entrer dans ses bureaux un homme à mine patibulaire qui lui annonce brutalement que le moment du partage est venu, et qu'il est temps enfin que M. de Rothschild rende des comptes au peuple.

Sans se déconcerter, James de Rothschild fait asseoir son étrange visiteur, et, le sourire aux lèvres :

—Je suis trop juste, lui dit-il, pour ne pas comprendre votre juste réclamation. Faisons donc nos comptes : J'ai quatre-vingt-dix millions, la France se compose de trente millions d'habitants, ce qui représente pour chacun d'eux une somme de trois francs ; voilà votre part, envoyez moi vos amis.

Et, remettant trois francs dans les mains de son "aimable visiteur" ahuri, M. de Rothschild le reconduisit jusqu'à la porte avec les signes du plus profond respect.

LES PETITS OISEAUX VOYAGEURS

Il y a un an, M. W.-E.-D. Scott, du collège de New-Jersey, aux Etats-Unis, faisait voir à quelques amis l'observatoire de ce collège. En plaçant l'œil à l'équatorial, il remarqua le passage d'un grand nombre d'oiseaux dans le champ de la lunette. Il profita immédiatement de cette observation pour chercher à déterminer la hauteur à laquelle ils se trouvaient.

D'après les calculs de l'auteur, le gros de la bande passait à une hauteur de 3 milles environ ; les oiseaux observés le plus bas étaient à 4,500 pieds au-dessus du sol, le plus haut à 15,000 pieds.

Ces oiseaux étaient des piverts, pinsons, merles, etc. On voit là que les plus petits oiseaux émigrent pendant la nuit et à des hauteurs considérables, bien au-delà des limites où l'on pourrait les distinguer par les moyens ordinaires.

Un nombre considérable d'oiseaux périssent en mer. Les feux fixes blancs les attirent principalement et causent la mort d'un grand nombre d'entre eux. En octobre 1877, la mortalité a atteint le chiffre énorme de 600 à un seul phare ; les victimes étaient surtout des des grives et des merles.

Les feux tournants leur sont également fatals ; au phare des Casquets, pendant quatre heures, des râles, des bécasses, des merles, des grives et des hirondelles voltigeaient autour de la lumière. Plusieurs vinrent se jeter contre le verre et trouvèrent la mort de cette façon : on ramassa entre autres plus de cent hirondelles.

Ces observations montrent que les oiseaux, à de rares exceptions, sont migrateurs, même le moineau des prés, qui, invariablement, quitte l'île d'Héligoland avant la fin de septembre.

NOUVELLES DIVERSES

—MM. Saint-Louis ont passé un contrat pour réparer le *Drill Shed* à Montréal.

—Parmi les aspirants au service civil qui ont passé leurs examens, il y avait quelques demoiselles qui ont toutes été admises.

—Frank Meehan, ex-préfet du pénitencier de Jersey City, a été trouvé coupable d'avoir remis des prisonniers en liberté pour de l'argent.

—A Québec, la semaine dernière, une femme du nom de Boucher est morte empoisonnée après avoir mangé des conserves de homard.

—Nos compatriotes du Nouveau-Brunswick ont été plus favorisés que nous par la température, et en conséquence, leurs semailles sont à peu près terminées.

—L'impression générale à Québec est que le projet de construction du nouvel hôtel sur la Terrasse est échoué.

—M. N. H. Beaulieu, avocat, ancien rédacteur de la *Minerve*, vient de prendre la rédaction du *Protectionniste*, de Saint-Jean.

—Une dépêche de Boulogne-sur-Mer, annonce que l'aéronaute qui avait essayé, sans succès, de traverser la

Manche en ballon, jeudi dernier, a renouvelé sa tentative samedi matin. Depuis on n'a plus entendu parler de lui et on croit que le vent l'a entraîné vers la mer du Nord et qu'il a péri.

—Les cas ordinaires d'insolation ont commencé à se produire à New-York. On en constate, présentement, trois ou quatre par jour, en attendant mieux.

—La valeur de la propriété à Winnipeg est évaluée à trente-deux millions six cent quarante-six mille piastres.

—New-York est en train d'avoir un système de tubes pneumatiques, pour le transport des lettres, sur le plan du système en usage à Paris et dans quelques villes d'Allemagne.

—La société médicale des Etats-Unis, à sa récente réunion de Cleveland, a exprimé son opinion en faveur de la crémation, pour toutes les grandes villes et les centres très peuplés.

—Le baron de La Grange, jeune noble français, bien connu à Québec, a réussi à former à Paris une grande compagnie pour l'exploitation des animaux au Nord-Ouest.

—On a repêché près de Varennes, la semaine dernière, le cadavre d'un noyé, James Johnson, épiciier de la rue Bleury, qui a disparu il y a une quinzaine de jours dans des circonstances mystérieuses.

—M. Allan Gilmour, d'Ottawa, est passé par le canal Lachine, il y a quelques jours, à bord de son magnifique yacht *Cruiser*, à destination de la rivière Godbout, où il doit faire la pêche au saumon.

—Une compagnie avec un capital de \$50,000 vient d'être fondée pour la vente des journaux et des livres à bord des bateaux à vapeur et des chemins de fer. Cette compagnie aura son siège principal à Montréal.

—La Chambre des Lords a voté, en deuxième délibération, le projet de loi pour légaliser le mariage entre beaux-frères et belles-sœurs. Le prince de Galles, le duc de Connaught et le duc d'Albany votèrent pour le *bill* et deux archevêques et dix-neuf évêques contre.

—Une fabrique de pianos, de Berlin, a acheté les piliers d'un pont qu'on vient de retirer du fond du Rhin, à Mayence. Ce pont date du commencement de l'ère chrétienne. Les instruments fabriqués avec ces bois devraient être entièrement consacrés aux airs classiques.

—Un des événements les plus remarquables de la semaine dernière, à Paris, a été le mariage de Mlle Béatrice de Rothschild avec M. Maurice Ephrussi, célébré jeudi dernier à la synagogue de la rue de la Victoire. Ce mariage a produit à Paris une véritable sensation. Le baron de Rothschild a donné à sa fille 1,500,000 francs pour se meubler, et 25,000 francs par mois pour ses dépenses de maison.

—Cette année aura lieu la sixième convention des Canadiens-Français de l'Etat de New-York ; elle sera célébrée à Plattsburg et aura lieu dans la 1re semaine du mois d'août. Plattsburg est le chef-lieu du comté de Clinton, le plus grand centre canadien-français de l'état. L'assemblée préliminaire a été tenue le jour de la Fête-Dieu. Nous leur souhaitons bon succès.

—Un nommé Marriott, qui a volé pour une somme considérable de diamants à M. Kramer, bijoutier, de Paris, paraît avoir le goût de l'originalité. Marriott s'est réfugié en Amérique, qui refuse son extradition sous prétexte qu'il a commis non un vol, mais un abus de confiance. A l'issue de l'audience de la cour suprême, où cette décision a été prise, Marriott a manifesté le désir d'épouser Marie Peseux, sa maîtresse, en compagnie de laquelle il avait quitté Paris. Ce désir a été communiqué au juge, qui a consenti à les marier séance tenante. Marie Peseux s'est présentée et a paru enchantée quand le juge a prononcé la phrase officielle : "Vous êtes unis." Les témoins de ce curieux mariage ont été le greffier et l'huissier-audencier de la cour suprême.

LES ÉCHECS

Montréal, 21 juin 1883.

Adressez les communications concernant ce département à O. TREMPÉ, 698, rue Saint-Jacques (ouest).

SOLUTIONS JUSTES

No 360.—MM. F. Gingras, Trois-Rivières ; L. O. P., Sherbrooke ; J. T. Boivin, St-Jérôme ; C. H. Provost, Ottawa ; H. Bégin, S. Tudeau, O. Pigeon, V. Gagnon, Québec ; Honoré M., Louiseville ; Un ami, Saint-Hyacinthe ; N. P., Sorel ; N. H. Guérin, Pointe-Lévis ; I. Lamoureux, Lowell ; J. Dubé, E. Lafrenais, P. Maurien, L. Argis, D. Fabien, Montréal ; G. P., Arthabaska ; I. L., Saint-Jean ; P. J. D., Montréal.

Le troisième Congrès de l'Association Allemande des Échecs

aura lieu le 15 juillet prochain et les jours suivants, à Nuremberg. Plusieurs tournois seront organisés ; le principal, le tournoi des maîtres, aura cinq prix de 1,200, 800, 500, 300 et 200 mark, soit un total de 3,000 mark. Cette somme, comparée à celle offerte à Londres, est minime ; néanmoins, comme à la date choisie le grand tournoi majeur sera fini, on espère que plusieurs des maîtres engagés à Londres prendront part à cette nouvelle lutte. C'est pendant la durée de ce Congrès que sera rendu le jugement du concours de problèmes dont nous avons parlé en 1882.

On se rappelle que le deuxième Congrès de cette Association, tenu à Berlin, en 1881, a été très brillant : dix-sept concurrents y ont pris part ; le vainqueur a été M. Blackburne. Espérons que l'émulation qui règne en ce moment entre nos principaux maîtres rendra cette lutte aussi intéressante que la précédente.—(La Stratégie.)

TOURNOI INTERNATIONAL DE LONDRES

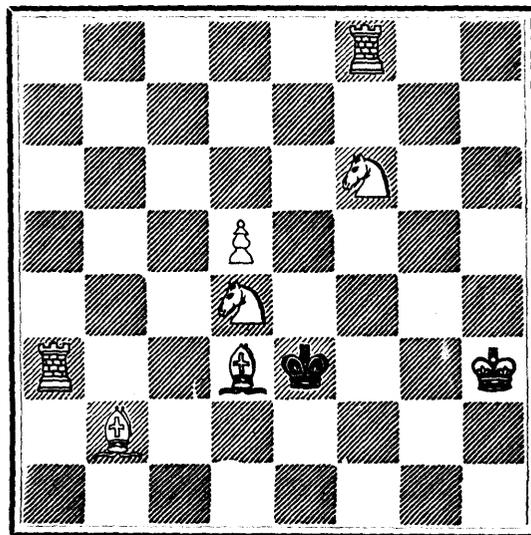
—Le tableau suivant donne la position des concurrents jusqu'à la date du 13 courant :

JOUEURS.	PARTIES GAGNÉES.																			
	Bird	Blackburne	Englisch	Mackenzie	Mortimer	Noa	Rosenthal	Sellman	Skipworth	Steinitz	Tschigorin	Winawer	Zukertort	Mason	Mortimer	Noa	Rosenthal	Sellman	Skipworth	
Bird	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Blackburne	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Englisch	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Mackenzie	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Mortimer	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Noa	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Rosenthal	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Sellman	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Skipworth	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Steinitz	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Tschigorin	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Winawer	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Zukertort	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0

LÉGENDE : 1 Gagné — 0 Perd — 1/2 Nulle.

PROBLEME No. 361

Composé par M. DUCHATEAU, Roboy-sur-Serre, France
NOIRS.—1 pièce



BLANCS.—8 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

SOLUTION.—No. 360.

- | | |
|--------------------------|---------------|
| Blancs. | Noirs. |
| 1 P 3e F D | 1 P pr. C |
| 2 T 8c T | 2 R pr. T |
| 3 F pr. C, échec et mat. | |
| Si : | |
| | 1 R joue |
| 2 F pr. C | 2 ? |
| 3 T fait échec et mat. | |

Décès

Décédé subitement, vendredi dernier, à St-Augustin, près Montréal, M. J. Edouard Déry, encauteur, autrefois de Québec et demeurant actuellement à Montréal. Le défunt n'était âgé que de 43 ans ; il laisse une femme et plusieurs enfants. M. Déry est le frère de Son Honneur le Recorder de Québec

Sommaire de la "Revue de la Mode" du 3 juin

GRAVURES : Toilette de mariée.—Toilette de visite.—Eventail.—Dessin au point de croix.—Deux bandes brodées.—Toilette pour visite et réception.—Costume de baptême.—Toilette noire.—Quatre costumes de fillettes.—Deux toilettes de soirées (4 figurines).—Toilette de jeune fille.—Toilette en soie et brocart.—Trois lettres enlacées.

TEXTE : Explication des toilettes et des ouvrages.—Courrier de la mode.—Chronique parisienne.—Chiffres enlacés.—Le Gant et la Main (suite).—Causerie financière.—Menus de la semaine.—Revue des magasins et de l'industrie.

COUVERTURE : Récréations en famille.—Solutions des Récréations.—Petite correspondance.—Correspondance du docteur.—Avis divers.

GRAVURE COLORÉE : Deux toilettes.

PATRONS ET BRODERIES.—1er Côté.—Patrons : Corsage de toilette de visites.—Corsage forme habit.—Corsage et panier de toilette de Mariée.—Corsage à gilet.—2e Côté.—Broderies : Pelisse de bébé (4 dessins).—Bouquet pour coussin.—Deux patrons de chemises de femme (4 dessins).—Deux pelotes.—Bavoir.—Mouchoir.—Taie d'oreiller.

Abonnement pour le Canada : Un an, \$6 ; six mois, \$3 ; trois mois, \$1.50. S'adresser à M. Foursin-Escande, No. 11, rue Hébert, Québec.

VARIÉTÉS

Z..., ivrogne fiéffé est à l'article de la mort :

—Pardonnez-vous à vos ennemis ? lui demande le prêtre qui l'assiste.

—Louise, apporte-moi un verre d'eau, dit aussitôt l'ivrogne à sa gouvernante ; et vous mon père, ajoutez-il en se tournant vers le prêtre, jugez de ma contrition, car, vous le voyez, je me raccommode avec mon plus mortel ennemi.

Chez un pâtissier : Une petite fille de dix ans est assise au comptoir.

Arrive un client qui absorbe quelques gâteaux, et qui, au moment de payer, s'adresse à la petite fille :

—Dites-moi, mignonne, la vue de toutes ces bonnes choses ne vous donne-t-elle pas envie d'en manger ?

—Oh ! non, monsieur, ça me dégoûte déjà bien assez de les voir faire.

C..., l'ancien bohème, a trouvé le moyen, depuis deux ans, de se faire plusieurs mille livres de rente en se faisant racheter les correspondances que lui ont adressées ses maîtresses.

—Enfin, savez-vous comment il vit ? demandait-on hier.

—Il cultive les lettres.
—Les belles lettres ?
—Non... les lettres des belles.

Aux abords du palais de l'Industrie : Un peintre est tellement furieux d'avoir vu son tableau refusé qu'il le brise sur le rebord du trottoir.

—Tiens ! s'écrie un gavroche qui passe, un pauvre diable qu'a faim !... Y' cass' sa croûte !

Entre boulevardiers :
—Oui, mon cher, je me marie dans huit jours. Ma fiancée est d'une laideur invraisemblable corrigée par un demi-million de dot... et j'épouse, les yeux fermés !
—Les yeux fermés !... Eh bien ! ce que tu as de mieux à faire, c'est de ne plus les ouvrir !...

Rappelez-vous que si vous êtes malade, les Amers de Houblon aideront la nature quand tous les autres remèdes auront failli.

Si vous êtes dyspeptique ou si vous souffrez des différentes maladies de l'estomac ou des intestins, il n'en dépendra que de vous, car, avec les Amers de Houblon, vous êtes certain de guérir.

Si la maladie des rognons vous mine, évitez la mort en faisant usage des Amers de Houblon.

Si vous souffrez d'attaques de nerfs vous trouverez un baume dans les Amers de Houblon.

Si vous résidez dans un pays malsain où près des marais exhalant des miasmes, mettez-vous en garde contre ces infections en employant les Amers de Houblon.

Si votre peau prend une couleur d'un blanc cadavérique ; si vous avez mauvaise haleine ou des maux de tête, faites usage des Amers de Houblon. Ce remède purifiera votre sang, rendra votre haleine douce et vous procurera la santé.

En un mot, ces Amers guérissent toutes les maladies de l'estomac, du foie, des rognons, impuretés du sang. \$500 seront payées au malade qui aura employé les Amers de Houblon et qui ne sera pas soulagé ou guéri radicalement.

Pourquoi laisseriez-vous souffrir soit votre mère, votre sœur, votre frère ou votre enfant quand, avec quelques bouteilles des Amers de Houblon, vous pouvez les guérir et les ramener à la santé. Hésitez-vous ?

Sommaire du "Monde Illustré" du 2 juin

TEXTE : Courrier de Paris, par P. Véron.—Nos gravures : Abd-el-Kader ; de Paris à Moscou ; le commandant Rivière ; M. de Laboulaye. Exposition des portraits du siècle, par Olivier Merson.—Courrier du Palais, par Petit-Jean.—Théâtres, par Ch. Monselet.—Chronique musicale, par A. de Lasalle.—Récréations de famille.—Le Monde financier.—Echecs et solutions.

GRAVURES : S. M. l'empereur Alexandre III.—L'Emir Abd-el-Kader.—Le commandant Rivière.—De Paris à Moscou.—Le Couronnement des Tsars.—M. Edouard de Laboulaye.—En Russie.—Autographe de l'Emir Abd-el-Kader.—Echecs.—Rébus.

Abonnement pour le Canada : Un an, \$5.40 ; six mois, \$2.80. S'adresser à M. Foursin-Escande, No. 11 rue Hébert, Québec.

JEU DE DAMES

Adressez les communications concernant ce département à Jos.-E. T., 61 rue Versailles, Montréal.

Solutions justes du problème français No 21

Montréal : J. Paradis, T. Amelin, V. R. Pleau et Firmin Gladu.

Ottawa : P. Branchon, J. Béland, Jacques Trudel et Frs. Bouchard.

Hull : V. Morel E. Lapiere et Antoine Pinsonneault.

Québec : J. Falardeau, Z. Trudel, Ambroise Piché et N. Gingras.

Lévis : J.-B. Tremblay, Pascal Allard, Jérémie Ladurantaye.

Portneuf : Michel Thibaudreau et J.-B. Labranche.

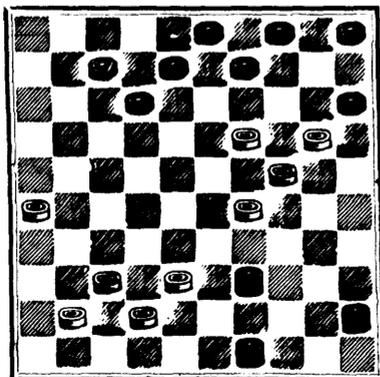
Rimouski : V. Déziel, Louis Marchand, Frs. Charbonneau, E. Derome, O. Menta, Georges Primeau, Narcisse Trudel, Lucien Turcot et N. Blanchet.

Saint-Jean, P. Q. : Joseph St. Onge, François Melançon.

PARTIE FRANÇAISE PROBLEME No 22

Composé par M. Mostalat

NOIRS



BLANCS

Les Blancs jouent et gagnent

Solution juste du problème No. 21

Blancs—23 à 18, 32 à 27, 30, à 25, 35 à 2 prend 5 et gagnent.



APPROVISIONNEMENT du PENITENCIER

Des soumissions cachetées, adressées au sousigné, et endossées "Soumissions pour approvisionnement" seront reçues au bureau du Préfet du Pénitencier de St-Vincent de Paul, jusqu'à Mardi, le 10 juillet prochain, à midi, des personnes désireuses de prendre un contrat pour fournir à l'Institution, durant une année à compter du premier de juillet prochain, les articles compris dans le classement qui suit :

No. 1. Farine forte, de boulanger, en baril, inspectée, et en sac, "Best City Bags." Farine Graham, en baril, aussi de boulanger. Farine d'avoine.

No. 2. Charbon dur et charbon de forge.

No. 3. Epicerie et huile de charbon.

4. Viande fraîche (bœuf et mouton).

No. 5. Lard salé "Mess" inspecté.

No. 6. Foin et paille ; pois et avoine (non pour semence).

No. 7. Cuir et fournitures, à l'usage de la corbonnerie.

No. 8. Quincaillerie.

L'objet d'une soumission devra au moins comprendre une des classes des marchandises plus haut énumérées, en son entier, et pourra en contenir plusieurs.

Il sera fourni des échantillons des articles compris dans les 3me, 7me et 8me classes par les soumissionnaires, en même temps que les soumissions.

Chaque soumissionnaire devra accompagner sa soumission des signatures de deux personnes responsables, consentant à devenir ses cautions, pour le cas où sa soumission serait acceptée.

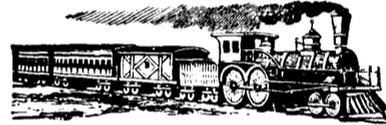
Aucune soumission qui n'aura été faite dans la forme prescrite ne sera acceptée.

Toutes informations touchant les soumissions, les blancs y relatifs, ainsi que les spécifications imprimées et conditions y ayant rapport, ainsi que des échantillons, seront obtenus en s'adressant au sousigné.

Les formes de spécifications imprimées qui seront aussi fournies, devront être remplies en détail, soit les extensions soit les additions, complètement.

GODF. LAVIOLETTE, *Préfet.*

Pénitencier St-Vincent de Paul, 1883.



Chemin de Fer Intercolonial

1882—Arrangements d'Hiver—1883

A partir du 4 Décembre 1882, les trains express directs à Passagers partiront tous les jours (Dimanches exceptés), comme suit :

Part de Pointe-Lévis.....	8 10 a. m.
Arrive à Rivière-du-Loup.....	2 55 p. m.
Trois-Pistoles.....	2 05 "
Rimouski.....	3 49 "
Campbellton.....	8 35 "
Dalhousie.....	9 15 "
Bathurst.....	11 17 "
New-Castle.....	12 52 a. m.
Monoton.....	4 10 a. m.
Saint-Jean.....	7 30 a. m.
Halifax.....	12 40 p. m.

Ces trains viennent en connexion à la Jonction de la Chaudière avec le Grand Tronc, partant de Montréal à 10 heures p. m.

Les trains pour Halifax et Saint-Jean se rendent à leur destination le Dimanche.

Les trains partant de Halifax à 2.45 p. m., et Saint-Jean à 7.25 p. m., et arrivant à Montréal à 6.05 a. m., et qui correspondent à la Jonction des Chaudières avec le train du Grand-Tronc, à 9.20 p. m., passant la journée du dimanche à Campbellton.

Le char Pullman qui part de Montréal les Lundi, Mercredi et Vendredi, se rend directement à Halifax, et celui qui part les Mardi, Jeudi et Samedi, se rend à Saint-Jean.

Pour billets de passage et informations concernant les prix de passages, taux du fret, le service des trains, etc., s'adresser à

G. W. ROBINSON, Agent des passagers et du fret pour la division de l'Est,

No. 186, rue Saint-Jacques [en face du St-Lawrence Hall], Montréal.

D. POTTINGER, Surintendant en chef.

Moncton, N.-B., 28 Nov. 1882.

LA POUDRE ALLEMANDE SURNOMMÉE



NE FAILLIT JAMAIS

ET EST Vendue chez tous les Epiciers respectables

SITUATION DEMANDÉE

Une institutrice, d'une longue expérience dans l'enseignement, munie d'un diplôme d'école-modèle de l'École Normale Laval, capable d'enseigner le français et l'anglais et possédant les meilleurs certificats, sera disponible à la fin du mois de juin.

S'adresser à

ELISE SCHELLING,
Institutrice,

ST-NORBERT D'ARTHABASKA.

70 CARTES DE VISITES avec votre 10c caractères nouveaux, nouveaux genres, par des artistes : Bouquets, Oiseaux, Chromos, Paysages, etc., tous différents. Livre d'échantillons complet pour agents, 25c. Grande variété de Cartes d'Annonces. Diminution pour le commerce et les imprimeurs. 100 Échantillons de Cartes d'Annonces de Fantaisie, 50c. Adresse ST-ROBERT & BROS., boîte 22, Northford Ct.

Mousseau, Archambault & Lafontaine.

AVOCATS,

No. 7, RUE ST-JACQUES (AU SECOND) MONTRÉAL

Hon. J. A. MOUSSEAU, J. L. ARCHAMBAULT, B.C.L. C.R. et M.P., Pro-Gén. | P. E. LAFONTAINE, L.L.D.

LA COMPAGNIE

LITHOGRAPHIQUE - BURLAND

(LIMITÉE)

CAPITAL \$200,000

ELECTROTYPEURS,

LITHOGRAPHES,

IMPRIMEURS,

GRAVEURS,

EDITEURS,

ETC., ETC.

3, 5, 7, 9 & 11, RUE BLEURY MONTREAL

Cette compagnie, possédant un capital plus élevé qu'aucune autre Compagnie Lithographique du Canada, se trouve par sa position financière et le matériel considérable qu'elle possède, capable d'entreprendre l'exécution de toutes espèces d'ouvrages dans les diverses branches d'industrie qu'elle exploite.

Un personnel considérable d'artistes lui permet de garantir la qualité de ses ouvrages.

- Elle possède en outre
- 12 presses à vapeur.
 - 1 machine patentée à vernir les étiquettes.
 - 1 machine électrique à vapeur.
 - 4 machines à photographie.
 - 2 machines à gravure photographique.
 - 2 machines à enveloppe.
- Aussi : Machines à perforer, à couper, à marquer, presse à relief pour enveloppes et têtes de lettres, presse hydraulique, etc., etc.

Toutes commandes pour la Gravure, la Lithographie, a Typographie, l'Electrotypie, etc., exécutées avec soin et à des prix modérés.

Editeurs du CANADIAN ILLUSTRATED NEWS, du SCIENTIFIC CANADIAN et PATENT OFFICE RECORD, et aussi imprimeurs de L'OPINION PUBLIQUE.

Toutes commandes par Poste promptement exécutées.
G. B. BURLAND, Gérant.

" L'OPINION PUBLIQUE "

On peut s'abonner pour 6 mois ou un an en s'adressant au No. 7, de la rue Bleury. La nouvelle administration a fait un choix de collaborateurs recrutés dans tout ce que la Province a de meilleur comme écrivains. L'abonnement n'est que de \$3.00 par an.